BIBLIOTECA NAZIONALE DI NAPOLI

J. Gimansfield Sc.

626 972 SBN

Romulis

imité de l'allemand

d'Aug: Lafontaine

par

F. J.

BIBLIOTECA NAZIONALE DI NAPOLI

Tome I.

Paris.

chez Fuchs, Rue des Mathurins.

et

chez F. Esslinger à Francfort s/M.

1800.

A. Schindler sculp.

ROMULUS.

Les hauteurs couvertes de bois, entre le tibre et l'almo étoient anciennement habitées par un peuple de pasteurs, peu nombreux et sauvages. Leurs cabanes etoient dispersées sur six collines dans l'épaisseur des bois, et leur troupeaux couvroient les riches plaines qui s'étendent du bord du tïbre jusqu'à la mer. Quoique le roi d'Albe les nommât ses Sujets, ils ne reconoissoient pas de maitre, et ne suivoient dans leur indépendance point d'autres loix, que leur volonté; Ils trouvoient leur sureté dans la force de leurs armes, dans la situation de leurs hauteurs, et dans l'impénétrabilité des bois, qui les entouroient. Quelques fêtes en l'honneur de Palés et de Pan, d'anciennes traditions sur leur ori-

gine, qu'ils faisoient descendre d'Hercule et d'Evandre d'Arcadie; Un même genre de vie et de besoins, les unissoit en société; Des sacrifices annuels, que d'anciens oracles leur ordonnoient d'offrir aux temples de Laurentum, et de Lavinium, étoient leurs seules relations avec les nations voisines.

Devenus méfiants et irrités par les vexations et les injustices du roi d'Albe, la vengeance les rendit brigands, et les voyageurs se détournoient avec crainte de ces contrées.

Mais ceux que le hazard égaroit dans leurs bois, trouvoient chez eux l'hospitalité, la justice, des moeurs innocentes et douces, et une fidélité inviolable. Amulius roi d'Albe, qui n'avoit redouté jusques là que l'impénétrabilité de leurs forêts, commença à craindre leurs armes, depuis que le jeune Romulus étoit à leur tête; Décidé de soutenir leurs droits, il avoit substitué des boucliers et des lances, à leurs anciennes massuës; et confiants dans la force de leurs armes, les pasteurs conduisirent leurs troupeaux dans les plaines, jusques sur les bords du lac Albanien.

Leurs chants d'allégresse retentissoient dans tous les coteaux d'alentour, et même les jeunes filles armées d'arcs et de frondes, célébroient des fêtes sur les bords du lac, sans avoir peur, du ressentiment des citoyens d'Albe; Dans leurs chants ils célébroient Romulus, comme l'auteur de leur bonheur.

Mais Romulus lui même, n'étoit point heureux; sa cabane étoit isolée à l'ombre d'une touffe de vieux chênes, sur la colline où étoit autrefois la ville de Palantium; Il y étoit seul, inaccessible à la joye qui régnoit autour de lui; souvent il descendoit la colline, à l'endroit où le tibre roule ses eaux mugissantes en cascades sur les rochers; c'étoit l'image de son ame, agitée des sentiments de ses forces, d'obscurs pressentiments, et de desirs inconnus; les bandes joyeuses des pasteurs qui l'aimoient, les chants des filles, le suivoient souvent dans sa retraite; mais il les fuyoit, et s'enfonçoit dans l'obscurité de l'intérieur du bois sacré; là il passoit les nuits dans la grotte de Pan, près de la source sacrée qui sort du rocher; la sainte horreur du lieu, les sons prophètiques de la

Nymphe Carmenta qui rétentissoient dans la grotte, la profonde obscurité qui y régnoit, redoutée de tous les pasteurs, ne lui inspiroient pas de crainte; La présence de la divinité sembloit donner du repos et de la force à son ame.

Son air étoit majestueux et fier; jamais il n'avoit connu les tendres émotions de l'amour, jamais il n'avoit été pressé contre le sein maternel, ni senti les embrassements d'un père aimant; Dans toute la contrée, dans le monde entier, il n'y avoit personne à laquelle il appartint, que son frère Rémus. Il y avoit dix huit ans, que Faustulus, l'un des pasteurs, trouva les deux enfants, sur les bords de la riviére, exposés à la mort la plus affreuse; Une louve, plus compâtissante que des hommes, les allaita; Le pasteur les emporta chez lui, et les éleva avec ses enfans. Le malheureux Romulus ignoroit encore la rigueur de son sort; mais de tristes pressentiments le tourmentoient quand il voyoit la femme de Faustulus embrasser ses enfans, sans appercevoir que lui aussi tendoit ses bras vers elle.

Enfin il découvrit son destin, et le coeur agité de sentimens aimants, il se jetta dans les bras de la bergère. O n'ai-je point de mère " lui dit il en fondant en larmes.

„ Non mon ami, tu n'en as point " lui dit cette femme peu capable de sentir la sensibilité du jeune homme. Il s'arracha douleureusement de ses bras, et se rendit à l'endroit où Faustulus l'avoit trouvé; C'est là qu'il passoit la plus grande partie du temps, à s'abandonner à ses tristes sentimens.

Dés lors, la sérénité de la jeunesse disparut sur sa physionomie; Son coeur sembla se fermer à tous les sentimens de l'amour, de la confiance, et de la sensibilité; Un voile mélancolique couvroit son beau visage; Et quand ses camarades lui reprochoient d'être toujours seul, il leur répondoit: ah! ne suis-je pas tout seul au monde.

C'est alors qu'il batit sa cabane solitaire sur la colline de Palantium: son frère Remus resta chès Faustulus.

Une fierté démésurée, et une ambition excessive, remplissoient son ame, inacessible à toutes les émotions de la sensibilite;

et l'isolement dans lequel il vivoit ne faisoit qu'augmenter ces Sentiments. Ne pouvant aimer, il désiroit de règner; Les hauteurs qu'il habitoit sembloient des limites trop étroites à son ambition exaltée, et son ame ardente portoit ses désirs bien au delà. Il vit avec plaisir, les différends avec les Albiens. Je les ferai trembler et obéir, se dit il à lui même; et puis, tournant ses regard vers les contrées habitées par les Sabins, son courage s'enflamma; Semblable à Hercule, il vit toute la terre en idée soumise à ses loix; Et cependant son ambition ne se sentoit pas satisfaite, et ne pouvoit remplir le vuide, qu'il ressentoit dans son coeur; Il se trouvoit toujours seul et isolé; et ces rèves de son ambitieuse imagination, étoient obscurcis par un sentiment secret de mélancolie et de tristesse indéfinissable: Il n'entendoit pas la voix de la divinité, qui malgré lui parloit à son coeur; Dans son délire destructeur il se détachoit de l'humanité; Il ne desiroit le bonheur que pour lui seul, et ne croyoit le trouver qu'en règnant.

Il inspira son courage indomptable aux pasteurs et bientôt la flamme de son am-

bition embrasa toute la contrée ; les fêtes champètres de la jeunesse se changèrent en jeux guerriers, et en exercices militaires ; et les troupeaux furent échangés contre des armes ;

Autrefois les choeur des jeunes filles ne célébroient que les louanges de la douce Pales, et de Pan, protecteur des troupeaux et les jeunes gens accompagnoient leurs chants de leurs chalumeaux ; Actuellement on n'entendit plus que des hymnes à Mars, et à Hercule, accompagnés du son des cors d'airain, et du bruit des armes ; Autre fois les jeunes filles s'ornoient de fleurs et s'habilloient de belles toiles d'hétrurie ; Mais depuis, on ne les vit qu'en peaux de loups, et armées de frondes et de piques, pour garder les troupeaux dans l'absence des jeunes gens.

Romulus se moquoit des tendres sentimens de l'amour ; Il les trouvoit indignes de l'homme, et donnoit l'exemple d'une froide insensibilité. Il étoit l'objet de l'amour des plus belles filles ; mais il dedaignoit les guirlandes dont elles ornoient sa cabane, et les soupirs de leur tendresse.

Je suis un homme, disoit il froidement ; ma main est créée pour tenir l'épée, et non la tendre main d'une fille ; l'oreille d'un homme n'est pas faite pour le doux langage de l'amour et pour le ramage des tourterelles ; c'est le bruit du combat et des armes, qui convient à nos organes ; et la nature ne nous auroit elle donné des bras si forts, que pour serrer une femme contre nôtre coeur ?

Ces discours qu'il répetoit souvent, donnoient une dureté artificielle au coeur des pasteurs : mais les jeunes filles suivant la voix de la nature, s'accomoderent à ces idées ; et se revêtant d'armes jusqu'alors étrangéres à leur Sexe, elles en acquirent de nouveaux attraits, qui resserrerent plus fortement ces liens de la nature que Romulus tentoit vainement de dissoudre.

A dix huit ans Romulus avoit tout préparé pour satisfaire son ardente ambition. Les défilés entre les montagnes étoient fortifiés ; sans cesse Romulus accompagné d'une élite des plus courageux parcourut les environs. Il traversa la fertile Hétrurie et le pays des Sabins ; A Tiora il consulta l'ancien oracle de Mars, dont la réponse

augmenta son courage. Il poussa jusque dans les Appénins, y vit les redoutables Volsques, et enrichi d'expériénces et de conoissances, il retourna vers son habitation.

Sa première entreprise fut contre les brigands qui infestoient les bois sur les bords du tibre; souvent les pasteurs avoient aidé ces brigands, et partagé leur butin; Mais Romulus, dont l'ambition dédaignoit d'être chef de voleurs, ne vouloit pas du brigandage, il vouloit être conquérant; ayant fait sommer les brigands d'évacuer les environs du tibre il en reçût une réponse insultante; Aussitôt il rassembla ses troupes, et fondit dans leurs bois; mais il ne put surprendre ces hommes aguerris, qui se tenoient dans une attitude formidable sur les hauteurs des rochers; à son approche, leur chef descendit du rocher une branche d'olivier à la main, Romulus admira l'air de fierté et le calme majestueux de cet homme, et s'avanca vers lui.

Que demandes tu-lui dit le chef; Pourquoi viens tu nous attaquer jeune homme? avons nous ravi vos troupeaux où vos filles?

Non répondit Romulus, mais vous êtes des brigands. Ah ! répondit le chef, en souriant, c'est là, la cause de vôtre agression ; Mais continuat-il, en fixant Romulus d'un oeil pénétrant, s'il en étoit ainsi, je ne viendrois à ta rencontre qu'avec mes armes et mes compagnons ; Albe, Laurentum, Lavinium tremblent à nôtre nom ; Et toi, tu veux que l'on ne craigne que toi : Tu veux dominer seul, ambitieux jeune homme : C'est pourquoi tu nous attaques. Crois tu que j'ignore les desseins, et les raisons qui t'ont porté à armer des pasteurs, et à parcourir les pays environnants. Tu veux comme nous, devenir un brigand.

Comment malheureux ! S'écria Romulus vivement. Doucement, jeune homme répondit l'autre ; — vois mes compagnons la haut ; Ce sont des malheureux que l'ambition, la cupidité, et les crimes des hommes ont rélégués dans ces bois : Ils n'ont d'autre patrie que ces cavernes, et ne pillent que pour subsister. Et toi, jeune audacieux ! et toi ! lui dit il après une pause ;... Tu as une patrie, personne ne t'a offensé ; Une cabane t'abrite, ton foyer te nourrit,

tes troupeaux t'habillent, tes autels et tes dieux te bénissent ; Et tu veux être brigand, pour dominer ! Ah ! c'est le destin, qui me lie à ces bois, et à Albe ; c'est le destin, et non mon ambition ; Une ambition étrangère, des crimes étrangers, m'ont forcé à tirer l'épée. Tant qu'Amulius sera roi dans Albe, tu n'as d'autre moyen que la mort pour m'arracher de ces bois. Tu veux règner homme ambitieux. Eh bien, il ne faut pas craindre le crime : Je suis sans défense : plonge ton épée dans mon sein, et mes compagnons t'obéiront : Mais tant que je vivrai, ils ne te craindront pas. Et, j'en atteste les divinités de ces rochers, j'ai déja trop vécu.

Romulus, garda le silence ; et prenant la main du chef ; Tu es un homme de courage, lui dit il ! Tu haïs Amulius roi d'Albe, et tu n'as jamais pillé que ses propriétés. Unissons nous, et joins tes compagnons à mes pasteurs : Je te promets vengeance, et des actions dignes de ton courage. Tu as lû dans mon ame.

Je ne demande ni vengeance, ni actions, repliqua le chef d'un air sombre. Je t'accorde mes compagnons d'armes, mais pas

ma personne; Le temps peut venir, où je défendrois Albe contre toi; Mais accepte mes soldats, ils sont dignes de toi. Quant à moi, laisse moi demeurer parmi les pasteurs; tant qu'Amulius règnera, je ne te quitte pas . . . . Je suis bien malheureux dit il, en soupirant.

Romulus, gravit avec lui le rocher, et sur l'ordre du chef, tous les brigands mirent les armes aux pieds de Romulus, qui les leur rendit: ils s'unirent aux pasteurs, et batirent leurs cabanes dans l'éclaircis du bois. On fit le partage des troupeaux, et dans l'enceinte sacrée, les brigands et les pasteurs cimenterent leur union par des sacrifices, et jurèrent de ne faire qu'une même nation. Le chef des brigands ne prèta pas le serment. Il batit une cabane à coté de celle de Romulus, et poussoit chaque jour ses excursions jusqu'aux portes d'Albe; le soir il retournoit tristement, sur sa colline. Il fuyoit les hommes, étoit toujours seul, et versoit souvent des larmes.

Romulus, voulut essayer de le consoler; cher Silius, lui dit-il un soir, je vois avec peine, les larmes qui mouillent tes yeux; les pleurs sont pour les femmes;

à l'homme il faut des actions. Jeune insensé, répondit Silius, avec un regard de pitié; les larmes sont une prérogative de l'homme .... du foible, interrompit Romulus. Le roi d'Albe t'a offensé: fais lui sentir qu'il a offensé un homme; ô, tant que mon bras pourra tenir cette épée, aucune larme ne mouillera mes yeux.

Audacieux, dit Silius, n'excites pas la colére des Dieux, par ton orgeuil: Il est vrai qu'aprésent tu n'as rien à perdre qui mérite une larme.... Comment dit Romulus, la perte de mes espérances, de mes pressentiments, ne seroit pas digne d'ètre pleurée: Qu'est ce qui mérite dont des larmes?

Silius le fixa d'un air attendri? la perte d'un ami, et d'une femme chérie .....

C'est donc là ton chagrin? dit Romulus en souriant.....

Oui, c'est la source de mes larmes: J'ai perdu l'ami de ma jeunesse, et ma femme — eu disant ces mots il se jetta dans les bras de Romulus, et l'inonda de larmes.

Le jeune héros, ne pouvoit concevoir, comment un homme si fort, et si courageux, qui avoit tant de fois affronté la

mort, pouvoit pleurer ainsi la mort d'une femme ; O quelle femme, s'écriat-il, peut mériter de pareils regrets?

Une femme sensible, repliqua Silius: écoute ma malheureuse histoire, jeune homme, et tu me rendras justice.....

Je suis Sabin, et ma jeunesse se passa dans les bras de tendres parens. Je sentis de bonne heure l'ambition de la renommée, et une couronne de laurier me paraissant le bien suprême, je m'empressai de la mériter. J'avois à peine dix sept ans, quand les latins rompîrent la trève, qui avoit subsisté longtemps, et j'accompagnai mon père, qui étoit général de nos troupes : Un jour, m'étant écarté du camp, pour reconnoitre la situation de l'ennemi, je rencontrai un soldat latin, et nous nous chargeames, avec fureur: me sentant épuisé, je reculai en combattant vers une colline; Un soldat blessé couché à terre imploroit en gémissant notre secours. Mon adversaire me quitta pour le relever, et je le suivis. Le blessé étoit un Sabin, nous le pansâmes, et je voulus l'emporter dans nôtre camp ; mais comme je n'en avois pas la force mon généreux adversaire, jeune

homme de mon âge, m'aida à le porter près de nos avant postes; Là il le posa à terre, me serra la main, et s'éloigna promptement. Je le suivis des yeux avec admiration.

Le lendemain, mon père me chargea de la conduite d'un convoy de provisions pour nôtre camp. Nous fûmes attaqués, et je reconnus dans le chef mon généreux ennemi.

Le combat devint opiniâtre, mais nous recûmes du secours. Le cheval du jeune homme s'abbattit, ses soldats furent mis en fuite, et il resta notre prisonnier. Je volai vers lui, et lui rendant son épée, je lui dis; homme généreux! Silius le fils du général Sabin, est digne d'un ennemi comme toi; sois libre!

Il me serra dans ses bras, et me dit, Aegeste fils de Numitor, d'Albe, te remercie; et s'élançant sur son cheval il disparut rapidement. A mon retour au camp les Sabins me blamèrent, d'avoir donné la liberté au petit fils du roi; mais mon père approuva mon action.

A-demi vaincu par nos armes, et gagné par les insinuations du génereux Aegeste,

le roi d'Albe nous proposa une trève, qui fut acceptée, et fut bientôt suivie de la paix. Quelques ambitieux calomnièrent mon père, qui avoit préféré la paix, et qui pour la consolider avoit fait des conditions favorables. On haïssoit la vertu incorruptible de mon digne père, et nous fumes exilés comme traitres de la patrie.

A la frontière, nous fumes accueillis par Aegeste, qui se jetta aux pieds de mon père „ Ma patrie te reçoit avec respect, vertueux vieillard " Et toi, me dit il en accourant vers moi, viens dans les bras de l'amitié; Il nous mena à Albe, où nous fumes reçus avec la plus vive amitié par ses parents. Son père Numitor, nous donna une habitation près de la ville; on offrit même un commandement à mon père: mais il voulut rester Sabin, et ne l'accepta pas.

Aegeste ne nous quittoit pas. Il devint mon ami, et nous nous jurâmes d'être fidéles, jusqu'à la mort. Son grand père Procas, roi d'Albe étant mort, Numitor son père hérita de la couronne. Mais il la perdit bientôt, son frère Amulius ayant gagné l'armée, le détrôna. Quand j'appris cette nouvelle, je volai à la ville, et percai

autravers des soldats qui entouraient la maison de Numitor.

Je vis le malheureux roi, assis à terre à coté d'un autel, apellant la vengeance céleste sur son frère criminel. Aegeste étoit appuyé contre une colonne, souriant amêrement; mais en me voyant, il reprit sa sérénité, et m'embrassant, il me dit, o Silius, je n'ai rien perdu, puisque tu me restes. Mais consoles mon pauvre père, qui n'avoit que des flatteurs et point d'amis. En approchant de Numitor, j'apperçus à coté de lui, une fille en prière..... O Romulus, quel souvenir!..... Ses mains élévées vers le ciel, elle tournoit ses beaux grands yeux remplis de larmes, vers son père, ... je ne pûs détourner mes regards de cette cèleste fille..... Ah! mon père, dit-elle enfin, avec une voix capable d'apaiser une tempête ,, pourquoi serois tu malheureux? Les bonheur n'est il donc que sur le trône? la tendresse de tes enfans te reste, et te dédommagera de la flatterie des courtisans, qui t'ont abandonné. En disant ces mots, elle couvrit ses mains de baisers, le releva avec tendresse, et nous mena dans un appartement reculé.

Bientôt vinrent quelques adversaires d'Amulius ; Numitor s'enferma avec eux, pour tenir conseil et me laissa avec ses enfans.

C'étoit la belle Ilia, soeur d'Aegeste, que je n'avois jamais vuë auparavant. Aegeste fixa sa soeur, et lui dit en souriant „ je puis oublier la perte d'un trône, car j'ai un ami" Ilia, me jetta un regard plein de bonté, et me tendit la main avec confiance.

Au même instant, la porte s'ouvrit, et nous vimes une jeune fille, pâle, et échevelée, qui se précipita aux pieds d'Ilia, qui la releva tendrement, et lui dit, „ que fais tu ma chère Antho ? nous ne sommes pas nos pères: Je sais que tu m'aimes : nous n'ignorions pas les sentiments de nos pères, mais qu'est ce que cela fait à nôtre amitié? O Antho, ne te méfies pas de moi, et ne m'avilis point ; Antho est, et restera l'amie d'Ilia..... puis se tournant vers Aegeste " vois ! je suis aussi riche que toi..... et en s'embrassant, ces deux filles se jurèrent de nouveau une amitié éternelle.

Nos coeurs oubliant tout le reste, n'étoient occuppés, que de la félicité que pro-

curent l'amour et l'amitié, et cet instant décida du sort de ma vie. Je ne pus oublier la soeur d'Aegeste et toujours je la voyois en idée devant cet autel, implorant les dieux, pour le repos de son père.

Numitor cacha sa douleur, et la haine contre son frère, tremblant pour sa vie, et celle des ses enfants. Aegeste et Ilia, étoient sans crainte, car ils ignoroient qu'un crime en enfante toujours un second, et que de toutes les passions, l'ambition de règner est la plus funeste ; Amulius étant roi, ils croyoient n'avoir plus rien à redouter. Numitor conoissant le caractère de son frère, recommanda à son fils toute la prudence possible, et persuadé de mon amitié pour Aegeste, il me conjura de ne pas le quitter. Par là je devins comme membre de la famille. Numitor me traitait comme son fils, et Ilia comme un frère.

Cette douce et tendre confiance que produit le malheur et que les peines rendent si intéressante, donna naissance à notre amour. Le coeur d'Ilia fut la recompense de mon dévouëment pour son frère ; o mon ami, je l'adorois de toutes les forces de mon ame, et j'étois au comble du bon-

heur; Notre amour avoit l'approbation universelle, et Numitor me la promit pour épouse. Mais c'étoit encore un secret, car il falloit le consentement du tyran; Numitor trembloit. Mais nous autres jeunes gens, ne craignions pas. Pourquoi dit Ilia, à son père, craindrions nous? Le pays où règne Amulius, n'est pas le monde entier. Fuyons chez les Volsques, où dans les Appenins: La bonté des Dieux protége partout l'homme vertueux. Nous joignimes nos instances à celles d'Ilia. Mais Numitor fut inflexible; Amulius n'avoit point de fils, et cette considération engagea Numitor à nous sacrifier à l'espérance du trone.

Un jour me trouvant avec Aegeste à la chasse, j'allois à ses cotés, parlant de notre bonheur futur. Tout à coup j'entendis le coup d'un arc, et Aegeste tomba percé de la flèche, dans mes bras; Entendant des voix dans les buissons, j'y decouvris les meurtriers, qui étoient des gens d'Amulius. L'un d'eux voulut encore tendre son arc, mais je le prévins en lui perçant la poitrine de mon javelot; Je poursuivis avec mon épée le second, qui m'échappa. Quand je retournai près de mon ami, il me tendit

foiblement la main; et me dit avec une voix défaillante: O le tyran! voila donc le trône où mon père espéroit de me voir monter; Je voulus lui aider à se relever — mais il secoua la tête. Je n'en reviendrai pas! O Silius, nôtre amitié étoit trop sainte pour ce monde; Adieu! c'est là que nous nous reverrons, là où il n'y a pas de trônes. Adieu! protège mon Ilia..... en disant ces mots, il expira dans mes bras.

J'etois assis à terre embrassant le corps inanimé de mon ami. Posant la main, sur sa poitrine sanglante, je jurai de venger sa mort; Je renonçai à toutes mes espérances, meme à l'amour d'Ilia, s'il devoit empécher ma vengeance; Je promis aux mânes d'Aegeste le sacrifice du sang d'Amulius.

J'arrachai la fléche de sa blessure ,, la voici s'écriat-il, en montrant une Flèche qu'il tira de son carquois, la voici encore teinte du sang d'Aegeste; j'élevai cette fleche vers le ciel; Dieux immortels, m'écriai-je, que cette arme perce le sein du tyran, où le mien... je la cachai dans mon carquois, et me chargeant du corps de mon ami, je le portai lentement vers Albe; arrivé près

de la ville j'entendis crier, voilà le meurtrier, et voyant accourir beaucoup de monde, je deposai mon triste fardeau ; Numitor à leur tète, ce malheureux père, m'accusa d'être le meurtrier de son fils : lui, qui devoit jurer vengeance avec moi, voulut me faire arrêter ; Je vis dans le nombre, plusieurs gens d'Amulius, qui vouloient fondre sur moi ; Je me défendis, et j'en étendis un par terre ; voilà un sacrifice à Aegeste m'écriai-je à haute voix : J'aurois désiré pouvoir mourir ainsi, sur le corps de mon ami. Mais Amulius vivoit encore, et j'avais juré de venger mon Aegeste ; Je m'enfuis dans l'épaisseur du bois.

Je vivois près d'Albe, dans le bois consacré à Diane. Aubout de quelques jours, je voulus aller chez mon père, et j'appris avec effroi, qu'il étoit banni d'Albe, non par le tiran, mais par Numitor lui même. Je cherchai long-temps ses traces, et je le trouvai enfin dans les bois de Norba ; Il étoit à l'agonie ; Es tu le meurtrier d'Aegeste? me demandat-il avec sévérité — Je lui dis que le tyran l'avoit assassiné, et lui racontai l'évènement ; Il me sourit, me donna sa bénediction et mourut dans mes bras : Je cou-

vris son corps de terre, et je retournai tristement dans le bois de Diane, d'ou j'envoyai, un esclave fidèle, qui m'avoit accompagné, pour apprendre ce qui se passoit en ville. On me croyoit géneralement le meurtrier de mon ami; car des témoins, parmi lesquels se trouvoit le scelerat qui m'étoit échappé, témoignoient contre moi. Je devins furieux, et ma vengeance ne connut plus de bornes. Je m'hazardai moi même dans la ville, mais le tyran ne sortoit point de son chateau. J'errai autour de la maison de Numitor, et je n'y vis que des gens qui me haïssoient: Ilia seule, je n'en doutois pas, ne pouvoit me croire coupable, mais je ne pus l'appercevoir nulle part.

Enfin mon esclave me rapporta, qu'Ilia étoit devenue vestale: connois tu jeune homme ce que c'est qu'une vestale? o! les dieux n'ont pas institué ce culte cruel: dès qu'une vestale à ceint le formidable bandeau de la déesse, elle doit renoncer à tous les sentiments les plus doux, les plus saints de la nature: son coeur doit se fermer à l'humanité: un coup d'oeuil, un serrement de la main d'un homme, devient un

crime digne de mort. Condamnée à une vie stérile, sans amour, sans humanité, sans sensibilité, elle doit invoquer la clémence des dieux. C'est à ce service cruel, que le tyran condamna Ilia, dont le coeur aimant et sensible, s'attachoit à tout ce qui l'entouroit. Semblable à une fleur brulée par l'ardeur du midi, cette Ilia, pleine du plus tendre amour, devoit se consumer dans ses regrets.

Je m'élancai sur le chemin d'Albe, et j'y arrivai à la pointe du jour. Perçant la foule qui entouroit le temple de Vesta, j'y entrai sans savoir ce que je faisois. Je vis le grand prêtre, ceignant le bandeau sacré autour de la tête d'une fille, en s'écriant ,,sois bénie Ilia, prétresse de Vesta! ,, ces mots me glacèrent d'effroi. Je vis Ilia, pâle et tremblante, lever les yeux humides au ciel: appuyée sur l'autel: elle poussa un soupir, qui sembloit n'être qu'une douce plainte. Tous les yeux étoient mouillés de larmes. Je cherchai des yeux le tyran, et je préparai ma flèche; mais il n'y étoit pas. J'y vis Numitor entouré des amis d'amulius, qui paraissoit satisfait du sacrifice de sa fille: mais les derniers adieux trahirent le coeur pater-

nel. Ilia rentra dans l'intérieur du temple, et je crus la voir entrer dans le tombeau: la foule se dispersa, et je restai immobile dans ma douleur, jusqu'à ce qu'un prêtre vint me tirer de ma léthargie. Je sortis, livré à la plus cruelle douleur, et quand j'eus passé la halle, et le bosquet sacré, et que j'entendis fermer les portes redoutables, je m'abandonnai au plus terrible désespoir. Résolu de tuer le tyran ou de mourir, je me rendis à Albe et je mesurai des yeux, les murs du chateau. Déja j'avois découvert un endroit pour y monter: mais dans le même instant, une voix intérieure me dit, que les murs du temple étoient plus aisés à escalader: et cette idée alluma un brillant rayon d'espérance dans mon ame.

Dès qu'il fit nuit j'en fis l'essai, qui me réussit: j'errai dans le bosquet sacré, et m'approchai du temple, j'y vis la lueur de la flamme sacrée; à la pointe du jour je repassai la muraille. Chaque nuit je parcourus le bosquet, et je remarquai tous les endroits qui pouvoient me cacher. Une petite grotte, couverte de ronces et d'orties, m'offroit une retraite même durant le jour; je remarquai les occupations des prétresses:

chaque matin avant le lever du soleil, elles alloient puiser de l'eau, d'une source sacrée. Un jour vint le tour d'Ilia; pour la préparer à mon apparition, je posai sur le vase, une ceinture qu'elle m'avoit donnée.

Elle s'avança d'un pas chancelant, pâle et les yeux baissés à terre: quand elle approcha, et vit la ceinture, elle jetta un cri, et le vase lui échappa des mains: une rougeur subite couvrit sa phisionomie, et pressant la ceinture contre son coeur, elle soupira mon nom; o Ilia! dis-je en m'avançant, et lui faisant signe de garder le silence; elle s'élança dans mes bras, ô le plus malheureux des hommes, me dit elle, en m'embrassant, ... Ah Romulus, quels terribles, quels doux moments!

Prétresse de Vesta? m'écriai-je.... Silius! me répondit elle avec fermeté, je suis à toi: la sevére déesse ne m'en punira pas, ce n'est pas ma volonté, qui m'a réléguée ici: je suis victime de la tyrannie d'Amulius. Mes lèvres n'ont pas prononcé le serment. J'honore la Déesse, mais je ne suis pas sa prétresse; je t'appartiens, et je serai ton épouse, dés que tu pourras m'ouvrir ma prison: des voix qui s'approchoient nous

interrompirent, et elle n'eut que le temps de m'indiquer le jour qu'elle reviendroit à la fontaine sacrée.

Elle y vint au milieu de la nuit. Nous nous assimes: je tenois Ilia dans mes bras, et la nuit nous couvroit de son ombre. Elle me raconta tout ce qu'elle avoit fait, tout ce qu'elle avoit souffert pour moi : elle déplora la foiblesse de son père, qui n'avoit pas le courage de me défendre, et qui feignoit toujours de me croire le meurtrier d'Aegeste.

Je lui communiquai mon dessein de creuser un passage souterrain, au dessous de la muraille pour la sauver, et fuir chez les Volsques.

O Romulus, quels heureux instants je passai dans ce lieu. Tous les cinq jours, à minuit, j'étois dans les bras d'Ilia. J'employois les nuits dans l'intervalle à creuser le souterrain. Le travail étoit pénible, dans ce sol pierreux. Mais à l'amour, rien n'est impossible.

J'étois assez avancé, et au bout de quelques jours, Ilia étoit libre et m'appartenoit pour toujours; quand je le lui appris, elle se jetta avec transport dans mes bras.

Nous allâmes ensemble vers le temple de la déesse, et â genoux sur les marches de marbre, nous nous jûrames amour et fidelité pour la vie „ je t'appartiens" me dit elle, en m'embrassant ; les doux transports, l'espérance de nôtre prochaine liberté, le serment solemnel de nôtre union que nous venions de prononcer, la profonde obscurité, le chant du rossignol, et nôtre amour nous égara. Ilia devint mon épouse, et nous nous quittâmes dans la douce espérance de nous voir sauvés, la prèmière fois qu'Ilia reviendroit à la source sacrée. O que les projets des mortels, sont passagers et incertains.

La nuit suivante, je trouvai que mon ouvrage étoit écroulé, toutes mes peines inutiles, et nôtre fuite retardée de nouveau.

Je recommençai avec plus de précautions, et par conséquent mon travail alloit plus lentement ; deux mois se passèrent jusqu'à ce que je revins au point où j'avois été.

Ilia m'exhorta à être très circonspecte, car la prétresse en faisant des exhortations générales aux vestales, avoit fixé particulièrement Ilia. Je m'en allarmai : mais Ilia me dit avec une dignité céleste"

„Quoiqu'il arrive Silius, n'avons nous „pas été heureux? nous saurons mourir: „car la mort nous conduira à cet asile „des malheureux, où nous trouverons „nôtre cher Aegeste."

Nous nous quittames plustôt que de coutûme, et je ne travaillai que dans la plus grande obscurité, à mon souterrain.

J'attendis Ilia, la cinquiéme nuit; vers le matin j'entendis marcher, mais je n'entendis pas le signal convenû; une autre vestale vint à sa place. J'attendis en vain pendant plusieurs nuits, et je ne pus rien découvrir.

Le jour du sacrifice, j'entraî dans le temple, j'y vis toutes les vestales, mais Ilia, n'y étoit point. J'étois livré aux plus terribles angoisses. Souvent je voulois surprendre une des vestales pour la forcer à me dire le sort de mon Ilia. Mais, je n'osai l'exposer ainsi, à de plus grands dangers peut être. Je passai ainsi plusieurs mois. Enfin je perdis patience, et je me rendis à Albe dans la maison de Numitor. Je le trouvai seul, et me jettai à ses pieds sans qu'il me reconnût. En me nommant, il me fixa d'un oeuil attendri, soupira le nom „d'Aegeste"

et me tendant la main, „o tu avois raison je n'ai plus d'enfants“ plus d'enfans? m'écriai-je au désespoir, et Ilia?.... „vois cet habit de deuil.....“ le meurtrier d'Aegeste, m'enlève aussi ma fille; tu fus l'ami de mes enfans: fuis moi: je n'ose point avoir d'amis: on me force de sourire à mon malheur.....“

Et Ilia? demandai-je encore: „elle n'est plus, me dit il fondant en larmes; fuis Silius, et ne me revois plus, il y va de ma vie, si on t'apperçoit ici.

Cet être céleste devint donc aussi la victime de ce cruel tyran!... je quittai Albe avec une froide insensibilité. Le malheur avoit même émoussé le désir de la vengeance dans mon coeur, et je fus prêt à tourner la flêche fatale contre moi même. Dieu sait, quel espoir, à pu retenir mon bras; je ne faisois plus que végéter: errant dans l'épaisseur des bois, inaccessible à la douleur ni au plaisir, je restois exposé à toute l'intempérie des vents et de la pluye. De temps en temps, je me glissois, dans le bosquet de Vesta, et fixé sur la place, qui fut le témoin de mon bonheur, je pus verser des larmes.

Cependant le desir de la vengeance, ne me quitta pas, et je restai dans les environs d'Albe: occuppé de cette seule idée, je m'égarai dans les bois de Laurentum. Des brigands, les mêmes que je commandai depuis, m'attaquèrent. En voyant leurs poignards levés sur moi, je me mis à rire d'une manière convulsive et terrible: ils en furent effrayés et se retirèrent en me considérant de loin. Je me couchai à terre, tout occuppé du souvenir d'Ilia, et je ne songeai plus aux brigands.

Ils m'approchèrent, pour me parler: mais je leur imposai silence, comme si j'eusse été leur chef. Enfin ils me présentereint à manger, et la faim me fit accepter „Etranger me dit leur chef, il paroit que tu ne crains pas la mort.“

„Je ne crains plus rien“ lui dis-je.

„Tu es donc comme nous, me répon„dit-il — nous ne craignons ni la mort, „ni le roi d'Albe; nous pillons ses pro„priétés, et nous mocquons de sa puis„sance.“

Ces mots m'enflammèrent; je les écoutai avec attention, et m'écriai, vengeance au roi d'Albe, je serai des vôtres.

Cette idée ranima mon courage; et chaque jour j'allois vers Albe, piller et détruire les troupeaux et les possessions du roi. Mille fois j'exposai ma vie; je n'exigois point de part au butin, et je le partageois entre mes compagnons. De cette manière, je devins leur chef. J'exerçai mes compagnons dans les armes, et j'attirai tous les malheureux des environs, même jusqu'à tes bergers. J'espérois ainsi devenir assez fort, pour attaquer le tyran jusques dans son château. Jamais je n'offensai un habitant d'Albe, car le roi seul étoit mon ennemi.

Il y à long-temps que je t'observe, jeune homme! et que je demêle tes projets. C'est la jalousie de ma réputation qui excitta ton courage, et te porta à aguerrir tes pasteurs; et je le vis avec plaisir, car je sentis que le premier objet de ton ambition seroit Albe; c'est pourquoi je te cédai mes compagnons: je brule de punir les crimes d'un tiran, et, toi, tu veux règner; ma justice vengeresse, et ton ambition, vont dans la même carrière: abandonnons le reste à la providence des dieux: quand veux tu attaquer Albe?

Pendant ce discours Romulus étoit tombé dans une profonde reverie, et semblant se réveiller en sursaut il dit à Silius, „me „blâmes tu? ce vil tiran doit donc règner „dans Albe?“ ne confonds pas tes désirs, avec la justice de ma vengeance, reprit Silius: tu veux règner. Ce fut aussi le desir d'Amulius.. Son chemin sur le trône, couta la vie à Aegeste et à Ilia. Ta carrière, passera sur des champs de bataille jonchés de blessés et de mourants.

Ne suivrai-je pas ma carrière? demanda Romulus en souriant.

Elle te conduit au crime, répondit Silius. Mais si tu y renonces, rends moi mes compagnons, pour punir le tiran.

„Nous en parlerons une autre fois“ dit Romulus occuppé de nouvelles idées; il s'éloigna de sa cabane, et se retira dans la grotte de Pan, dont l'intérieur n'étoit éclairé que par quelques rayons de la lune.

Le récit de Silius avoit reveillé dans son coeur des sentimens qui lui avoient été jusqu'alors inconnus. La grandeur d'ame d'Aegeste, la généreuse reconoissance de Silius, leur sublime amitié, élevèrent son

ame, plus que les réves les plus brillants de son ambition, ne l'avoient fait jusques ici.

Il sentit le désir d'avoir un ami, qu'il eut mérité par quelqu'action génereuse, et le trouva préférable en cet instant, même à la gloire. Il repassa le nom de tous ses pasteurs, dont le respect avoit fait jusqu'ici son triomphe et sa jouïssance; et désiroit en trouver un, avec lequel il put se lier d'amitié. Ils étoient fiers et courageux comme lui, mais il n'en trouva aucun, qui pût lui être ce qu'Aegeste fut pour Silius.

Son ame avoit pris un plus noble essor, et pour la prémière fois il frémit du courage indomptable des pasteurs: le premier exemple de générosité qu'il apprit, le rendit généreux, et aulieu de se réjouir de la terreur que son nom causoit dans les environs, il détesta presque ses succès.

Le lendemain il assembla ses pasteurs sur la colline de Saturne *) près de l'autel d'Hercule; il fut accueilli avec acclamation par ces pasteurs, qui étoient tous armés,

*) Depuis la Colline du Capitole.

pensant qu'ils devoient faire une expédition dans le pays des Sabins. Mais Romulus étoit sans armes au milieu d'eux, et rougit quand Silius vint, et le fixa attentivement. Il sentoit la nécessité de calmer la valeur féroce de ses soldats, mais il ne pouvoit rendre les différentes idées qui l'agitoient. Dans cet instant, quelques pasteurs amenèrent trois prisonniers que leur chemin avoit conduit dans ces bois; Romulus vit qu'ils avoient les mains liées sur le dos, et ordonna qu'on les déliât, et qu'on leur rendit tout ce qu'on leur avoit enlévé. On lui obéit: les prisonniers voulurent se jetter à ses pieds, mais il les releva, en leur disant, vous êtes libres!... à l'avenir ces collines seront l'asile de la sureté et de l'hospitalité" et il les fis escorter jusqu'à la frontière.

„Pasteurs, continua-t-il en s'adressant à l'assemblée, ces hauteurs que nous habitons ont été de tous temps consacrés à l'hospitalité. Sur la place que nous occuppons, Evandre accueillit les compagnons d'Hercule: cette colline qui porte ma cabane, offrit un asyle aux Arcadiens nos grands ayeux, par la sublime hospitalité de

Faunus. L'Italie fut de tous temps un asyle sûr, pour tous les étrangers: conservons cet usage; que les saintes loix de Saturne, et les douces moeurs de nos ancètres règnent dans nos forèts.

Que nos armes combattent nos ennemis. Mais épargnons les foibles et les voyageurs. Nous avons été cruels, parceque nos voisins l'étoient aussi. Mais donnons leur l'exemple de la justice.

Quand il eut fini son discours, Silius s'aprocha et lui serra la main: et cette aprobation lui fut plus agréable, que toutes les acclamations des pasteurs, et leur bruyantes louanges.

Il embrassa Silius avec enthousiasme, et lui dit „sois mon maitre, et mon ami.“

Romulus donna ses ordres: les Viellards amateurs de la paix, furent de son avis, ainsi que les méres, qui craignoient pour la vie de leurs fils, et les filles, que ce changement faisoit éspérer leurs anciennes fètes champètres.

Mais les jeunes gens, accoutumés au brigandage et au butin, furent mécontents. Romulus alla au milieu d'eux et leur dit.

Amis! les jours des combats ne sont point passés: je ne demande pas que vous quittiez les armes, pour célébrer les douces fêtes de Palés où les Lupercales. Vous avez eû jusques ici du repos. Mais ne croyez pas, que le roy d'Albe, voye paisiblement nôtre réunion, avec ces valeureux brigands. Voudriez vous amis, que tous les peuples qui nous entourent, les Sabins, les Aequiens, les Latins, les Etruriens, excittés par nos violences nous combattent comme des loups féroces? Soyons justes pour avoir le droit d'exiger la Justice des autres. Nos excursions nous ont rendu redoutables, mais elles ne nous ont attiré ni respect ni vénération: pour les mériter il faut devenir nation, et nous n'y parviendrons, qu'en respectant les loix des autres nations.

Donnons nous de bonnes loix; à leur abri, nôtre valeur nous acquerra un nom honorable. Jusqu'ici nous ne fûmes nous mêmes que des brigands. Que notre première action, comme nation, soit pour la justice, pour la paix, comme nos collines, notre origine, nos dignes ancêtres nous le commandent. Petits fils d'Hercule, soyons

forts comme Hercule, mais soyons justes comme lui. Quand il eût fini, des acclamations de joye s'élevèrent dans l'assemblée, et chacun s'empressa d'éxécuter les ordres de Romulus. A l'ombre d'un vénérable chêne sur la colline de Saturne on éléva un autel de gazon; et l'on tira tout autour un grand cercle avec une charrue. Les jeunes gens armés, s'aprochèrent prés du cercle; les filles et les enfants plantèrent de jeunes chênes dans le sillon, et les entrelacèrent de guirlandes.

Les animaux destinés pour les sacrifices furent amenés, et de jeunes filles, dansant au son mélodieux des hautbois, posèrent des paniers remplis de pain, et des urnes pleines de lait, sur l'autel. Les vieillards, avec les enfans, et les méres tenants leurs nourissons au sein entrèrent dans l'enceinte, tous couronnés de fleurs et d'oliviers.

Tout d'un coup, on entendit le bruit des cors d'airain: les jeunes hommes tirerent leurs épées, et firent mine de rompre les guirlandes, et de forcer l'enceinte. Mais les filles accompagnées de flutes et de chalumeaux, vinrent à leur rencontre.

et opposerent aux armes, des branches d'olivier, signes de la paix.

Les jeunes hommes déposerent leurs armes, et recevant les branches d'olivier des mains des filles, ils entrèrent en file dans l'enceinte.

On offrit des sacrifices à Saturne le pacifique, à Jupiter, le protecteur des étrangers et des malheureux, aux demi dieux Evandre et Hercule. Les prêtres consacrèrent l'autel par des cérémonies mystérieuses, et un prêtre s'écria à haute voix.

„Qu'à jamais toute violence s'éloigne de „cette enceinte, et que jamais, ni lance „ni épée n'en approche. Que l'autel soit „toujours couvert de pain et de lait, „pour les besoins des malheureux et des „étrangers: que la colére de Jupiter pu„nisse celui, qui osera violer cet asyle" *)

Le son des flûtes recommença, et de longues bandes de jeunes gens et de filles dansèrent dans l'enceinte, tenant l'olivier de la paix dans leurs mains. Puis ils se partagerent en deux choeurs et défilérent tous

*) Depuis ce célébre asyle sur le mont capitolin.

à la frontière de leurs collines. Là on érigea une haute pierre, on offrit des sacrifices, et accompagné des chants harmonieux des pasteurs, le prêtre grava ces mots sur la pierre „hospitalité à tous les étrangers, liberté à tous les opprimés et malheureux.“

Une fête animée par la gaïeté et la joye, termina cette sainte journée. Toutes ces collines représentoient le tableau de l'innocence et de la joye; leurs forêts devinrent l'image du repos et de la paix, et toute la contrée ressembla à un séjour des dieux: car les dieux habitent partout, où sont des hommes bien faisants et sensibles.

Ce fût pour la première fois, que Romulus étoit assis avec un sentiment de plaisir devant sa cabane, et jouïssoit des chants d'allégresse qui retentissoient autour de lui. Silius s'approcha de lui, et lui dit „hier tu me dis, nous en parlerons une autre fois, et aujourd'hui tu te consacres avec tes pasteurs, à la paix et à la justice. Rends moi mes compagnons: j'irai dans d'autres contrées.“

Silius ,,répondit Romulus avec vivacité, nous irons ensemble contre Albe.

Toi, contre Albe, avec tes pasteurs, après cette Journée? je ne te compreods pas!

Romulus se jetta dans les bras de Silius: o comment t'exprimer ce que je sens: mon ame est sans cesse agitée de desirs et de sentiments impétueux: les images brillantes de la renommée, qui fascinent mes yeux éblouïs font mon tourment: chaque jour, je me plains qu'il s'écoule, sans que i'aye pu agir: qu'est ce qui me retient? o ce n'est pas moi. Je manque de moyens pour réaliser mes plans, et mes fervens desirs. S'il ne dépendoit que de moi - - - - - -

Tu bouleverserois l'univers, dit Silius... non Silius, répondit Romulus; tu m'accusas hier d'être ambitieux pour règner: soit! mais si l'italie entière vivoit sous mes loix je voudrois que tous les peuples vécussent comme mes pasteurs: toute l'Italie seroit l'asile de la paix, de la sureté et de la vertu. J'en ai parcourû une partie, et je crois qu'ils seroient plus heureux sous mes loix. Amulius est ambitieux, et je le suis

aussi. Mais je trouve cependant une grande différence entre nous.

„Mais que desires tu? demanda Silius:

„Je l'ignore;.... Amulius est un tyran, il à tué ton ami et assassiné ton épouse“....

C'est à moi de m'en plaindre; tu n'es pas son Juge,.... mais continuës....

Je suis ton ami, et je serai ton vengeur. L'asile que je viens de consacrer sur ces collines y attirera tous les étrangers, tous les malheureux. Tu connois le courage de mes pasteurs et de tes compagnons. Comment les lâches habitants d'Albe, qui haïssent Amulius dans leur coeur, et ne trouvent leur suréte que dans leurs murailles, pourroient ils nous résister, quand nous fondrons sur eux, comme l'aigle s'abat de son rocher sur le timide agneau?....

„Mais en quoi les citoyens d'Albe t'ont ils offensé? Il est vrai qu'ils ne pourront te rèsister: ta victoire coutera la mort à la moitié des pasteurs qui sont si heureux dans ces montagnes: quelques centaines de veuves et d'orphelins pleureront leur perte.... mais qu'importe, tu seras roi d'Albe; Lavinium, Laurentum, ces hauteurs obéiront à tes loix.... et puis?“.....

Puis Albe sera heureuse mon cher Silius; les Citoyens - - - - -

„Seront heureux? Mais jeune homme, tes desirs ne seront pas remplis: sois sincère! au nord tu verras les Sabins; à l'orient les Volsques, au couchant les douze tribus des Etruriens; et tu voudras aussi regner sur eux. Avouë moi, que le bonheur des peuples n'est pas ton unique but.“

Je ne les combattrai pas, s'ils ne sont pas agresseurs, où ne m'offensent pas.

„Mais la proximité des frontières en fournit souvent l'occasion: tu les combattras et les vaincras.“

Aurois-je tort? je crains Silius que tu te moques de moi.

„ Je ne fais que te répondre. Tu attaquerois, et vaincrois les Sabins, et puis tous tes voisins, jusqu'a ce que les Alpes inaccessibles, et la mer, missent des bornes à tes conquêtes. Voila ces images éblouissantes, qui fascinent tes yeux, et ces desirs impétueux qui agitent ton coeur, comme une mer furieuse. Tu ferois périr la moitié des habitans de l'Italie pour rendre l'autre heureuse: o jeune homme, donne le bonheur à tous: épargne leur celui qu'il

faut acheter au prix de tant de sang. Tu desires; mais l'accomplissement n'est pas en ta puissance."

Romulus baissa les yeux d'un air sombre ,,Hercule à des autels: mais s'il eut pensé comme toi, personne n'en parleroit.

,,O jeune homme! Hercule purgea la terre de monstres, de bêtes féroces, et de brigands plus féroces encore: il rétablit la paix et la sureté; voilà pourquoi on lui éleva des autels; toi parcontre, allumeras le flambeau de la guerre entre les peuples d'Italie: et loin de bénir ton nom, ils le maudiront."

Que faut il donc que fasse l'homme qui sent le souffle de la divinité dans son ame?

,,Rendre heureux, et être heureux."

Etre heureux! .... soupira Romulus: c'est là ce que je desire Silius: c'est cette flamme brulante qui me consume: ou pourrois je donc trouver le bonheur?

,,Si ton sceptre s'étendoit depuis les Alpes, jusqu'à la mer: que tous les pays, depuis les colomnes d'Hercule jusqu'aux pays des Hyperboréens fussent assujettis à tes loix, cette flamme ne seroit point éteinte dans ton coeur. Le desir de règner est

comme l'océan, qu'on ne sauroit remplir, il est insatiable comme le tombeau.

Comment pourrois je donc être heureux?

„Donnes le bonheur aux hommes, que les Dieux ont mis à ta portée; sois heureux toi même par l'amitié, et“ - - - - -

Ou trouverai-je un ami, qui ressemble à ton Aegeste? „Il ne te manquera pas, si tu t'en rends digne: puis, sois heureux par l'amour: sois époux, sois père!“ J'aimerois un ami, dit Romulus, en se jettant au col de Silius, avec enthousiasme — je l'aimerois comme Aegeste t'aimoit. Mais une femme? - - - continuat-il avec ironie - - -

Silius l'interrompit. „Jeune homme! ne blasphèmes pas contre les sentiments les plus sacrés de la nature. C'est le souffle de la divinité, que les dieux accordèrent au coeur de l'homme, pour qu'il put supporter le fardeau de la vie. - - - -

Des sanglots l'interrompirent: il embrassa vivement l'ambitieux Romulus, et se retira au travers des rochers, à la pâle lueur de la lune, rempli du douloureux souvenir d'Ilia, et de son amour,

A la pointe du jour, Romulus monta sur le coté oriental de la colline, qui depuis,

porta son nom, et d'où ses yeux pouvoient parcourir les plaines d'Albe. La conversation de Silius l'avoit émû, sans diminuer son ambition. Son imagination, lui peignoit les images de sa renommée, et il se voyoit en idée, audessus du vulgaire dans le cercle brillant des héros de l'antiquité, et ces pensées l'enflammèrent. Mais il apperçût la ville d'Albe, dont les hautes murailles se voyoient sur l'autre bord du lac. Il se représenta cette belle ville réduite en ruines. Il crût entendre les plaintes des mourants, et chaque pas, sembloit changer ces riches plaines, en champs de bataille inondés de sang. Son coeur fut revolté, de l'idée, qu'il devroit sa renommée à un tel prix, et il se leva vivement pour chasser ces tristes pressentiments.

Soudain il entendit des cris venant du coté de la mer; il vit une colomne de flamme, sur le mont Saturnin, signe d'une invasion ennemie. De tous cotés les cors de guerre retentissoient, et des nuages de poussiere s'étendoient depuis les bords de la mer, jusques près de Laurentum.

Des troupes de Pasteurs sortoient de tous cotés des bois: Romulus apprit que pen-

dant la nuit des soldats réunis de Laurentum et de Lavinium étoient entrés dans les bois, et avoient emmené deux troupeaux: que dans l'intérieur du bois, le combat duroit encore.

Romulus rassembla les siens. Mais avant que les pasteurs eussent atteint la plaine, les ennemis avoient fui, avec leur butin, et se trouvoient en sureté dans leurs villes.

Que dis tu aprèsent, Silius? demanda Romulus, quand ils arrivèrent devant Laurentum.

„Ils ont rompu la trève, reprit Silius; et tu t'en réjouïs.“

Au moins, tu conviendras que je suis juste, en les combattant.

„Le hazard, te donne l'apparence de la justice. Mais la véritable justice, réside dans les secrets replis du coeur humain.

Romulus se tût. Les pasteurs espéroient recevoir l'ordre de ravager les campagnes; mais il se retira paisiblement, le long des chemins battus, sans faire le moindre dégat; arrivé sur ses Collines, il envoya un vieillard dans les villes, portant l'olivier de la paix, et leur demanda la restitution des

troupeaux en leur accordant trois jour, de réflexion.

Vers le soir, le vieillard revint. Les émissaires du roi d'Albe avoient excitté les assemblées populaires des deux villes, qui accusèrent les pasteurs de brigandages. Le vieillard finit son récit, en disant „ils veulent la guerre.“

Eh bien! faisons la guerre, dit Romulus. Il placa l'élite de ses pasteurs, aux entrées des défilés, fit mener tous les troupeaux vers le Tibre, et défendit qu'aucun pasteur fut vû dans les plaines de Laurentum.

Romulus seul, armé d'un bouclier et d'une lance albanienne, descendit sur les bords du Tibre, au travers des forêts qui bordent la mer, et marcha vers Lavinium, pour epier les sentimens des habitans. Au coucher du soleil, il arriva près des deux autels, qu'Enée et les Troyens avoient consacrés au soleil. Il invoqua les Dieux, but de la source sacrée, et continua son chemin le long du fleuve.

Devant lui s'étendoit le bois sacré, dont la majestueuse obscurité renfermoit les cendres respectables du héros Enée, le dieu

tutélaire de l'Italie. Jamais la coignée ne toucha à ces vénérables chênes, dont la cime s'élevait jusqu'aux nuës; un temple enrichi de statues, dons de Pallas, s'élevoit au centre de ce bois, qui n'étoit point enceint de murailles; son ancienneté, son impénétrable obscurité, et la terreur religieuse qu'il inspiroit, en éloignoit les passants; même des brigands, qui insultoient aux Dieux, n'osoient risquer d'entrer dans cette silencieuse et redoutable obscurité. Les animaux vivoient en paix sous son ombre, et le chasseur n'y poursuivoit point, les troupes d'oiseaux qui nichoient dans les branches.

Le chemin le plus court de Lavinium, passoit par le milieu du bois: mais les récits redoutables d'anciennes traditions, portoient les voyageurs à s'en détourner, pour cotoyer le bois.

Romulus y entra avec une religieuse dévotion. A mesure qu'il avançoit, le bois devint plus épais. Il n'entendoit que le léger mouvement des feuilles, au souffle du Zéphir, et dans le lointain, le murmure des eaux du Numicius. La douce lueur de la lune, éclairoit sa marche.

En suivant un sentier, il vit un ancien tombeau entouré de cyprès. Reconoissant que c'étoit le tombeau d'Enée, il s'y arrèta quelques instants, et s'écria avec douleur.

„Voila donc tout ce qui reste de ce grand homme! tous ceux qui ont existé depuis lui, sont tombés dans l'oubli comme leurs tombeaux. Et moi?---- Non, dit-il en haussant la voix, et en étendant ses bras vers le tombeau, mon nom ne passera pas, comme l'ombre de ce nuage qui glisse sur la tombe et disparoit.“ Il s'approcha fierement du tombeau, et entrainé par son exaltation, il voulut se jetter à genoux pour prier.

Au mème instant, le tombeau dont la voûte étoit caduque, s'écroula, et Romulus se releva avec effroi, en s'écriant.

„Mème ton tombeau disparoit, o grand Enée! le misantrope Silius, auroit il donc raison, que le temps détruit tout, mème jusqu'au souvenir des grandes actions.“

Abimé dans ces reflexions, il quitta le tombeau; mais aulieu de continuer la route de Lavinium, il suivit le sentier.

Bientôt il découvrit de la lumière entre les arbres, et s'approcha de la clarté qu'elle

répandoit : il vit au bout d'une allée de myrthes odoriférants, une cabane, élevée sur plusieurs marches, et soutenuë par des colomnes. Un chien aboyant, vint en le caressant au devant de lui, et sous le portique qui entouroit la cabane, il apperçût un vieillard vénérable avec un flambeau, qui l'invita d'entrer; et le prenant par la main, le conduisit dans un sallon bien éclairé, dont les murs, étoient couverts de nattes de jonc; les fenètres étoient garnies de guirlandes odoriférantes, et de vignes; tout autour règnoient des bancs d'une tendre mousse, et la table étoit couverte de fleurs et de vases élégants de terre cuite.

Romulus accueilli avec une amicale franchise, fut surpris de ce ravissant spectacle. Tous ceux qui étoient dans le sallon, les viellards, les hommes, les meres et les enfans, étoient habillés de blanc et couronnés de fleurs.

„Il paroit que vous célébrez une fête dit Romulus; je crains de vous troubler.“

C'est la fête de notre bonheur domestique, dit le vieillard, que nous célebrons ainsi chaque jour. Tu es le seul étranger parmi

nous; tous ceux que tu vois ici, sont mes enfants.

Une jeune fille lui prèsenta un siège. Une autre lui posa une couronne de roses sur la tète, et le vieillard lui présenta un gobelet de vin Albanien. *) La table fut couverte de paniers d'osier remplis de fruits et de pain.

Après ce repas frugal, chacun se leva pour s'occupper de quelqu'ouvrage. Les enfans tressoient des paniers d'osier : les jeunes filles filoient : les jeunes gens sculptoient des gobelets, et des vases de bois; deux jeunes mères, avoient leurs nourissons au sein — et mème le vieillard étoit occuppé à trier des graines de plantes. Une seule jeune fille étoit assise sans occupation, à coté d'un jeune homme.

Le vieillard s'appercevant que Romulus la fixoit, lui dit, ne croyez pas qu'elle soit oisive. Elle s'occuppe de nos plaisirs. Ne crains pas chère Valérie! dit il, en se tournant vers elle, notre hôte ne dédaignera pas ton chant. Elle prit une guittarre

*) Albe étoit renommée par son vin - c'étoit dans l'antiquité le meilleur après celui de Falerne.

et le jeune homme l'accompagnant avec une flûte, elle chanta d'une voix mélodieuse un hymne au bonheur, à l'amitié, à l'amour! à chaque stance, toute la famille repèta en choeur le refrain. Jamais Romulus n'avoit entendu une musique plus harmonieuse.

Quand Valérie eut cessé de chanter, on fit une conversation, remplie d'esprit, d'intéret, et de gayeté. Le vieillard parla des différens peuples de l'Italie, de leurs moeurs, de leurs usages, de leur réligion; et tous, l'écoutoient avec une respectueuse attention.

Romulus transporté d'admiration, se croyoit dans une assemblée de Dieux; et se tournant vers le vieillard; il lui demanda son nom.

Jeune homme, lui répondit-il, tu es dans la forèt sacrée des Dieux tutélaires de Latium. Je suis Jules, de la race des rois d'Albe, et prètre du culte mystérieux, qu'on rend aux dieux protecteurs de l'Italie. J'habite seul avec ma famille dans ce bois, et la prètrise est héréditaire dans ma famille. Pour cet autel, mon ayeul, petit fils d'Enée, céda le trône d'Albe et de

Latium, et tout ces vastes pays depuis le Tibre jusqu'aux frontières des Volsques; il n'y a pas un d'entre nous, qui ne bénisse cette heureuse médiocrité, pas un, qui ne fit avec plaisir ce méme échange---- depuis lors, le bonheur n'a jamais fui de cette demeure. Notre habitation et nos coeurs, sont devenus le sanctuaire de la justice, de la vertu et de toutes les jouissances et des plaisirs qui en découlent.

L'enthousiasme sublime du vieillard, en disant ces mots, et le contentement qui brilloit sur tous les visages, transporta Romulus.

Mortels heureux! s'écria-t-il, la solitude dans laquelle vous passez vos jours à garanti vos coeurs, de la funeste ambition de la gloire.

Le vieillard fixa en souriant un jeune homme, qui jettoit des regards étincelans sur Romulus, et répondit ,,l'ambition est naturelle au coeur de tous les jeunes gens, et chacun de nous l'a senti, et à suivi cette brillante illusion. On ne goûte le repos, que vers la fin d'une vie active. Tous mes fils ont quitté cette demeure de la douce médiocrité, pour suivre le che-

mir de la gloire et de l'ambition. Mais ils retournèrent tous, les uns plustôt, les autres plus tard, et tous ont avoué, que le véritable bonheur ne se trouve que dans une tranquille retraite, où l'amour, la confiance, le travail, et le repos, font alternativement les charmes de la vie. Mon fils, que tu vois la bas, fut quelque temps général des Umbriens dans la guerre contre les Sabins, et des armées trembloient à son nom; à présent personne ne le craint plus, et son nom est chéri, de tous ceux qui l'entourent. J'ai encore un petit fils absent, qui court la dangereuse carriere de la gloire - - - - -

A ces mots, la mère du jeune homme dont il parloit, poussa un profond soupir.

Le Vieillard la regarda tendrement, et lui dit. Sois tranquille ma chère Lavinie, les Dieux te le ramèneront bientôt. Il n'apprendra que trop tôt, que la justice et l'ambition ne peuvent se réunir.

„Comment, dit Romulus, un homme ambitieux ne sauroit il pas être juste?"

Rarement, répondit le vieillard; il y en a tant qui courent à la gloire, qu'elle n'est que le partage de ceux, à qui tous les

moyens sont indifférens. L'homme vertueux n'employe que des moyens justes. Et rarement le bonheur, seconde les efforts du juste; mais le méchant se sert de tout, bon où mauvais: l'Ambitieux est comme le mont Etna en Sicile; vû de loin ce volcan offre un spectacle brillant et sublime. Mais de près, on voit la flamme destructrice qui sort de son flanc, répandant la désolation et la mort. Voila l'image de l'ambition.

En disant ces mots, le vieillard fixa encore son petit fils, qui vint se jetter dans ses bras.

Ce jeune homme aussi, continua le vieillard en s'adressant à Romulus, a senti le desir de la gloire, et veut la suivre; il en aura la liberté - - - - tu auras appris sans doute que les pasteurs du Tibre - - - - - mais nous ne savons pas encore ton nom, jeune étranger.

„Je suis d'Albe, répondit Romulus en „hésitant, et je me nomme Lucius."

Parmi ces pasteurs continua le Vieillard, est un jeune homme nommé Romulus, dont la naissante ambition annonce le malheur de ces contrées.

„On m'a dit, repartit Romulus un peu „confus, que ce même jeune homme avoit „fait offrir la paix à Laurentum.“

Cela est vrai: mais nous ne nous fions pas à son ambition: ce n'est pas un véritable amour de la paix, qui lui a dicté cette offre. S'il étoit en mon pouvoir, je ligueroîs toutes les nations environnantes contre lui; car il menace toutes ces contrées, semblable au nuage orageux, qui renferme les éclairs destructeurs dans son sein; il allumera le flambeau de la guerre en Italie.

„Cependant, reprit Romulus, les pasteurs „en disent tant de bien: ils louent son „courage, sa générosité, et sa vertu; ils „assurent qu'il est ennemi de la volupté.“

Il n'y à qu'une seule vertu, dit le vieillard, c'est la justice. Sans elle, l'homme est un scélerat; il peut être tempérant, courageux, même à quelques égards généreux, et cependant c'est un scèlerat.

Romulus baissa les yeux et se tût. Le vieillard pensant qu'il étoit fatigué fit signe à son petit fils, qui prit un flambeau, et le mena au travers du portique dans une cabane

peu distante, où ils passerent la nuit ensemble.

Romulus se jetta sur la couche qu'il trouva préparée, et se livra à ses reflexions sur tout ce qu'il venoit d'entendre. Malgré la peine qu'il ressentoit du discours du vieillard, il ne put se défendre de la douce impression que lui avoit fait l'aspect de cette heureuse famille; et il s'endormit avec le souhait d'y appartenir.

A peine les premiers rayons du soleil commencèrent à dorer les sommets des arbres, que Romulus fut éveillé par des chants harmonieux accompagnés de flutes. Il se leva et sortit de la cabane.

Toute la famille étoit rassemblée sur une colline, à l'ombre de vieux hêtres, dont les troncs étoient entourés de rosiers, de chèvrefeuilles et de jasmins.

Romulus voulut partir. Mais le vieillard l'invita avec tant d'instances à rester, et les regards de toute la famille, se joignoient tellement à cette invitation, qu'il ne put s'y refuser. Les enfans le désarmèrent à l'envi, et lui mirent une couronne de roses sur la tête.

Chacun se livra à ses occupations journalières. Valérie et le jeune homme qui l'accompagnoit, conduisirent un troupeau vers la vallée; les hommes et les jeunes gens armés de faulx, allèrent dans les prés, sur les bords du Numicius. Les enfans étoient occuppés dans le jardin à arracher les mauvaises herbes, et à arroser les fleurs.

Le vieillard, accompagné de Romulus, alloit des uns aux autres, et dirigeoit les travaux. Partout sa présence inspiroit l'amour, la confiance et la joye. Les mères qui nourissoient leurs petit enfants, étoient restées dans la cabane, pour soigner le ménage.

'Tu vois ici, dit le vieillard à Romulus, les fruits d'une vie active. Jadis les prêtres vivoient des offrandes que la dévotion venoit porter aux autels. Mais depuis quatrevingt ans, je vis des terres que nous défrichons, du lait et de la chair de nos troupeaux; déja dix cabanes ont remplacé la seule que je trouvai ici; et j'espère qu'au bout d'une génération, toute l'enceinte du temple sera entourée d'habitations heureuses, et de champs fertiles.

La jeune Valérie, est fiancée au jeune homme qui l'accompagne, et la cabane où tu as passé la nuit, leur est destinée ; ils y trouveront la bénédiction et le bonheur, car ils s'aiment ; o, continua le vieillard en élevant les mains au ciel, puisse toute l'Italie être comme ce bois sacré! les hommes vivroient ensemble heureusement, et en paix, comme nôtre famille ; nos armes ne serviroient qu'à combattre les bêtes féroces, et l'on n'honoreroit que les mortels les plus aimants et les plus sensibles.

Romulus rougit : ce discours du vénérable vieillard sembloit anéantir toute sa gloire.

A midi la famille se rassembla autour d'une table de gazon, sur une colline, d'où l'on découvroit le temple d'Enée. Le repas frugal fut assaisonné de gayeté et de joye.

J'aime ce lieu, dit le vieillard, en montrant les grands cyprès, qui ombrageoient le tombeau : cette image de la fragilité de la vie, nous enseigne à en jouir, et à être contents tant que nous vivons.

D'autres idées se réveillèrent dans l'ame de Romulus, à la vuë de ce tombeau ,,ses

actions furent dignes, s'écriat-il" d'un temple et d'un mausolée ; que tu dois te croire heureux, de descendre d'un tel héros.

Le Vieillard lui répondit, je ne descends pas de Lavinie, épouse d'Enée; o c'étoit une femme respectable ; que les Dieux nous accordent à tous une ame comme la sienne. C'est ici que vécut, cette digne et malheureuse femme, et dans mon enfance on voyoit encore des ruines, que des traditions assuroient être de son habitation. C'est pourquoi j'apelle cette colline Lavinium; aucun temple, aucun mausolée ne conserve le souvenir de cette digne fille des rois ; et cependant elle fit une action plus grande, plus sublime, que toutes celles du héros qui batit la ville de Lavinium ; car elle fit une action de justice.

Les regards de Romulus, exprimèrent son desir d'en être instruit, et les petits fils du vieillard ayant joint leurs instances, il commença gravement son récit :

Le grand Enée perdit la vie dans la bataille sur les bords du Numicius ; là où vous voyez son tombeau : Ascane son fils du prémier lit, lui succèda sur le trône ; tous les Troyens lui étoient attachés ; mais les

Latins obéirent avec peine au sceptre d'un étranger. Lavinie, fille du roi Latinus et veuve d'Enée étoit enceinte. Les Latins fondèrent sur sa grossesse, des espérances qu'ils ne cachoient pas, et quand elle accoucha d'un fils, ils s'écriérent imprudemment ,,nous avons un jeune roi, du ,,sang des Latins."

Ascane sentant les droits que le mécontentement des Latins donnoit à cet enfant pour le trône, essaya de lui faire ôter la vie; car l'ambition ne redoute jamais le crime. Long-temps la courageuse mère défendit la vie et les droits de son fils. Mais les dangers augmentant de jour en jour, elle quitta un soir Lavinium, déguisée en bergère avec son enfant qu'elle portoit au sein.

Elle cotoya toute la nuit les rivages du fleuve, et se refugia dans la plus profonde épaisseur de ces bois. Epuisée de fatigue et de faim, elle se jetta avec son cher fardeau, sur un tombeau, ne se doutant pas que ce fut celui d'Enée: là, elle invoqua la mort pour son fils, sur la tombe même de son père.

Un berger, que sans doute les Dieux envoyèrent à son secours, l'apperçût, et lui offrant une portion des vivres qu'il avoit avec lui, il l'engagea à le suivre dans sa cabane, qui étoit sur la lisière du bois. Lavinie, méfiante, lui demanda „Conoissois tu le roi Latinus?" le berger bénit sa mémoire; „Et te souviens tu d'E„née?" continuat-elle, en lui prenant la main avec confiance; J'ai connû ce grand homme répondit le berger; tu vois ici son tombeau.

„Grands Dieux, s'écria la malheureuse „veuve, c'est son tombeau! et retomba à terre. Sa douleur la trahit. Tu es Lavinie, lui dit le berger avec respect; et il lui inspira tant de confiance qu'elle lui raconta ses malheurs, et les dangers de son cher fils. Le Berger fut touché du récit de cette malheureuse reine, et lui batit une cabane sur cette colline. Il lui porta des vivres, cultiva un petit terrain en jardin, lui prépara un lit de douces peaux et de mousse, et employa quelques bijoux qu'elle avoit sur elle, pour lui procurer quelques meubles et un petit troupeau.

Après avoir reçû ces services du sensible berger elle le pria de la laisser seule, et lui fit promettre de ne jamais prononcer son nom. Portant son fils au sein, elle gardoit le troupeau, qui lui fournissoit sa subsistance, cultivoit elle même son petit champ, et planta ces cyprès, qui ombragent le tombeau du héros. Elle apella son fils Silvius, et l'éléva dans la privation de toutes les commodités, à la simple vie de berger. Le tombeau d'Enée, la petite cabane, et le jardin qui l'entouroit, faisoient toute sa propriété, et il se croyoit riche, parcequ'il ne conoissoit pas d'autres besoins. Elle lui enseigna à aimer tout ce qui l'entouroit, à faire du bien tant qu'il pouvoit, et à préférer la justice à toutes les richesses.

Elle lui disoit souvent. Mon fils, le contentement, la vie même, l'amour des autres hommes, la possession de nombreux troupeaux, ne dépendent pas de toi. Ce sont les dons de la fortune et des Dieux. Le sentiment de la Justice, est l'unique et véritable propriété de l'homme; aucune puissance, pas même les Dieux ne peuvent la lui ravir. La vie, la santé, la force, la

nourriture sont le partage des animaux, comme le nôtre; mais la justice, est celui des Dieux et des hommes seuls: c'est la portion de la divinité qui est dans l'homme, qui lui appartient, et que même la mort ne peut enlever."

Ces discours qu'elle lui répétoit souvent, formèrent son ame à la justice et à la bienfaisance. Il étoit aimé de tous les bergers, qui ignoroient son origine, car il étoit doux, sensible, reconnoissant; sa tempérance et son travail, le rendoient indépendant.

Quand il eut atteint sa treiziéme année, sa mére se prosterna sur le tombeau de son époux, l'ame pénétrée de reconoissance envers la bonté des Dieux, et s'écria „O „Dieux! il étoit né pour règner; mais je „lui ai donné plus que le trône, car je „lui ai enseigné, à ne pas le regretter."

Elle avoit passé seize ans, dans cette paisible retraite, quand les Dieux mirent de nouveau la vertu de cette grande ame à l'épreuve.

Long-temps on soutint avec vraisemblance que Lavinie et son fils, s'étoient refugiés chez les Volsques, et les Latins

espéroient qu'enfin le fils reparoitroit, et viendroit reclamer le trône de son ayeul. Dans la suite on répandit qu'une femme qui demeuroit avec son fils dans les bois sur la frontière, étoit Lavinie. Cette femme disparut, et l'on supposa que Lavinie et son fils avoient été assassinés.

Cette nouvelle afligeante mit les habitants de Lavinium en fureur, car la tranquillité du roi Ascane leur paroissoit une preuve du crime. Ascane remarquant ces dispositions du peuple, redouta d'avantage l'existence de cette femme malheureuse, et la fit chercher partout. Mais Lavinie étoit en sureté dans sa solitude, car elle n'étoit connuë que d'un petit nombre de bergers, qui la croyoient fille du vieux berger, qui l'avoit rencontrée dans le bois;

Quoiqu'elle apprit avec plaisir les dispositions du peuple, et les espérances qui s'offroient à son fils, elle évita avec encore plus de soin, d'être remarquée. Mais elle redoubla de zèle à lui apprendre, à se trouver grand et heureux dans sa cabane, comme sur un trone: afin qu'il fut

un jour sur le trône, bon et humain comme il l'étoit dans sa cabane.

Le bruit du meurtre de Lavinie, étoit parvenu jusqu'aux bergers de ces bois, qui détestoient la cruanté du roi, et s'entretenoient de la haine des Latins qui vouloient venger ce crime, par la mort du tyran. Silvius l'apprit et le raconta à sa mère. Le roi, dit il, n'ose plus sortir de son chateau, et s'entoure jour et nuit de gardes troyennes, pour le garantir de la vengeance des Latins; c'est ainsi que les furies poursuivent le meurtrier.

„Mais sais tu, lui demanda sa mère, s'il „est vrai, que le roi ait fait tuer Lavinie „et son fils?‘

Tout le monde le dit: elle vivoit tranquilement dans les bois de Suesse, et on ne l'y voit plus.

„On ne l'y voit plus; cela ne prouve pas, „qu'elle ait été tuée.“

O ma mère, elle est morte: car si elle vivoit elle auroit du aller à Lavinium, se présenter au peuple et lui dire „Ascane „est innocent, me voici!“ - - - - - si le roi étoit la victime de la fureur du peuple, ne seroit ce pas elle qui en auroit été la cause?

Lavinie baissa les yeux ,,elle le devroit, ,,mais en se livrant ainsi elle même au ,,roi, qui aspire depuis si long-temps à ,,sa mort, elle ne pourroit conserver la ,,vie de son fils.“

Elle devroit être juste!

,,Silvius si j'étois cette mère et que tu ,,fusses ce fils?“

Il y a long-temps que nous serions allés à Lavinium!

,,O mon fils!“ s'écria Lavinie, en l'embrassant avec transport, et pleurant de joye. Jamais elle n'avoit embrassé avec tant de tendresse son fils, qui la regardoit avec étonnement.

Elle le prit par la main, le mena au tombeau d'Enée, se jetta à genoux et l'arrosa de ses larmes. Puis en se relevant avec dignité elle lui dit ,,revères les cendres de ,,ton père, du grand Enée, c'est ici son ,,tombeau. — Allons à Lavinium c'est nous, ,,que le féroce Ascane veut faire mourir.“

Silvius se prosterna sur le tombeau: puis se jettant dans les bras de sa mère, il dit avec calme ,,allons à Lavinium.

Ils trouvèrent la ville en tumulte. Ascane traversoit en vainqueur les ruës, ac-

compagné des troyens, et assembla les Latins vaincus, sur la place publique; le peuple avoit les yeux baissés à terre, et n'aplaudissoit pas au discours du roy.

Lavinie parut au milieu de l'assemblée tenant son fils par la main, et s'écria „Ascane Roi des Latins voici Lavinie, la malheureuse fille de Latinus, femme de ton père. Voici mon fils, le fils d'Enée, ton frère."

Toute l'assemblée fut surprise d'étonnement. Mais voyant quelques vieillards qui reconnurent Lavinie, se prosterner devant elle, tout le peuple applaudit avec les plus joyeuses acclamations. Tous les regards se fixoient avec attendrissement sur ce beau jeune homme, petit fils de Latinus, qui se tenoit à coté de sa mère avec modestie, mais sans être troublé par le bruit du peuple qu'il entendoit pour la prèmiére fois. Ascane s'approcha en hésitant. Il ne pût, méconnoitre les traits de Lavinie, ni la ressemblance de Silvius avec son père; et jetta un regard de colére sur les Latins.

Mais les gardes troyennes voyant ce fils de leur grand chef, s'écriérent „c'est Enée!" „Il s'apelle ainsi" dit la mère en le con-

duisant vers eux. „C'est Enée Silvius“ dit elle à haute voix, et son nom vola de bouche en bouche.

Le jeune homme se tournant vers le roi, lui dit“ le peuple croit que tu nous as fait „assassiner. C'est pour te préserver d'une „injuste vengeance que nous avons quitté „notre paisible asile; Pourquoi craindrois-„je, o mon frère,“ continuat-il, en tendant les bras vers lui, „de me confier en „ta générosité? Non, tu ne pourrois souil-„ler la mémoire de nôtre père par un „meurtre.“

Ascane étoit inquiet, et incertain: L'arrivée de Lavinie en cet instant, sembloit lui prouver qu'elle vouloit faire valoir les droits de son fils au trône: d'un autre coté le jeune homme annonçoit tant de candeur, et de modestie: Enfin il l'embrassa, le ceignit d'une épée, et voulut lui mettre un casque brillant sur la tête. Mais le peuple cria „point de casque „c'est le diadême qui lui appartient“ Le roi devint furieux, mais les cris du peuple redoublérent. Les gardes troyennes se pressoient autour de lui, et les vieillards s'écrioient, „c'est l'image de son père“ c'est

ainsi qu'il étoit devant Troye; qu'il soit nôtre roi!" Tout le peuple cria avec enthousiasme, „qu'Enée Silvius soit notre roi."

Le jeune homme obtint un instant de silence, et embrassant Ascane, il cria à haute voix „c'est mon frère aîné et mon roi!"

Mais le peuple touché de cette générosité redoubla les cris „Enée Silvius nôtre roi!"

Ascane se voyant entiérement abandonné ota le diadème de ses cheveux, et le présenta à son frère. Celuici le prit et l'éleva en l'air, puis se tournant vers le roi il lui dit „mon frère! que ce soit le lien „qui unisse les fils du grand Enée" Il remit le diadème sur la tête du Roi, et lui dit avec une héroïque fermeté „Ascane roi „des Latins, où nous ordonnes tu d'aller?"

Ascane leva les mains au ciel, et ne put retenir ses larmes; il embrassa tendrement Enée Silvius, en l'apellant son digne frère, et se prosterna devant Lavinie, à la quelle il donna le doux nom de mère. Il les conduisit vers le peuple et leur dit „Latins! voila le petit fils de Latinus; c'est vôtre roi. Prenez possession du chateau; je quit-

te Lavinium, et je batirai une nouvelle ville : les fils d'Enée sont frères!"

Il sortit de la ville, et batit Albe. Tant que les frères vécurent l'amitié et la concorde règna entre eux.

Avant de mourir Ascane, céda Albe à son frère, et Julus mon ayeul, son fils unique, reçut la prêtrise héréditaire de ce temple élevé par la piété de Lavinie. Elle retourna dans ce bois sacré, pour vivre près du tombeau de son époux, et mourut, adorée de tous les hommes, et pleine de confiance en la bonté des Dieux, dans les bras de mon ayeul. Souvent, son fils venoit se prosterner au tombeau de ses parens. Son long règne fut heureux, et paisible, car il etoit juste et bienfaisant; on révéra réligieusement son nom. Tous ses successeurs prirent celui de Silvius; mais hèlas! ils n'avoient de ce grand homme, que le nom."

Quand il eut fini, le vénérable vieillard fit des libations de vin sur la place, où étoit jadis la cabane de Lavinie, et tous suspendirent en silence, leurs couronnes de fleurs, aux arbres d'alentour. C'étoit un saint hommage à la vertu, et personne

n'osa rompre le Silence, comme si l'ombre de Lavinie étoit parmi eux.

Romulus étoit confus; tout l'éclat de la renommée des héros, qui faisoient son admiration, ne lui sembloit pas compenser la vertu de cette famille simple et sensible. Peu à peu, les émotions que ce récit avoit causées, se calmèrent. Romulus seul, demeura sombre et réveur; et cependant un penchant invincible l'attiroit vers cette famille.

Le vieillard se coucha sous un chêne, et s'endormit; Romulus alla au tombeau d'Enée, avec ce jeune homme, qui comme lui, avoit l'ambition de la gloire, et qui l'entretint de ses exploits futurs, et de ses combats contre Romulus, chef des pasteurs. Romulus lui serra en silence la main, et détournant la conversation, ils parlèrent des anciens temps, et des actions des grands hommes.

Le vieillard les écoutoit depuis long-temps, et s'aprochant d'eux en souriant, il leur dit:

„Jeunes gens, pourquoi croyez vous, que la renommée, un mausolée, et des honneurs, ne puissent être méritées par la bon-

té, comme par l'epée; la gloire, n'est pas la seule recompense de la vertu; elle se trouve dans le sentiment même du vertueux. O mon fils! ne quitte pas nos bois; remplis ici, tes paisibles devoirs; aimes tes parens, ton épouse future, tes enfans, et fais du bien à tous les êtres sensibles; quand tu mourras ainsi quoiqu' ignoré, ta vie aura été audessus de celle d'un héros, qui faisoit trembler les hommes. Pourquoi préférez vous la terreur, à l'amour? Quand l'ouragan enléve les chênes à la terre; que les foudres de Jupiter, lancent la déstruction; que le tonnerre gronde, et que la grêle ravage les moissons, les mortels tremblent, il est vrai. Mais Jupiter ne fait il que tonner, pour faire trembler? o les Dieux bénissent plus souvent, qu'ils ne punissent. Et vous jeunes gens, prétendez être plus redoutables, que les dieux immortels! Voyez le temple d'Enée! tous les ans une fête solemnelle rassemble les Albanieus dans ces bois, et l'on chante des hymnes en l'honneur des héros. Les mortels sont étonnés, des prodigieux exploits de ces demi Dieux, et les Rois sont fiers d'en descendre. La pompe des sacrifi-

ces, l'admiration d'une foule étonnée se presse aux autels, mais point le coeur humain ; jamais, je ne vis approcher un malheureux, pour implorer des consolations, dans le temple du héros. Dans ma jeunesse, je fus en Sicile, et j'y admirai la magnificence des temples, les monuments des anciens héros, et la richesse des offrandes. Au pied du mont Etna, je vis deux petits autels sans temple, à l'ombre d'une touffe de myrthes. On y jouïssoit d'un coup d'oeuil étendu sur la mer, et j'y passois tous les jours quelques heures, pour jouir de la belle fraicheur, qui règnoit sous ces arbres. Jamais, je ne vis de prêtre, approcher ces autels. Mais, chaque jour j'y remarquai des péres, des méres, qui les couvroient de fleurs, et se prosternant avec dévotion, les arrosoient des douces larmes du sentiment.

Je desirois de savoir à quelle divinité, où à quel mortel ces autels furent dédiés. Surtout depuis que j'y avois remarqué une mère, qui y conduisit son fils, qui voulait la quitter : elle orna l'autel de fleurs et fondit en larmes ; le fils tomba à ses pieds, lui jura de rester auprès d'elle, et

tint son serment. Ce sacrifice, cimenta un nouveau lien, entre la mère et le fils. Je demandai à un prètre d'Hercule, qui avoit un temple près de là. Il me répondit, que ces autels étoient consacrés à des inconnus, dont il y avoit quelques obscures traditions; mais qu'il les ignoroit. Le grand prètre de Catane, ne pût m'en dire d'avantage; car on n'y offroit pas des sacrifices somptueux. Enfin, je questionnai la bonne mère; elle me répondit avec une douce émotion „ces autels sont consacrés à la „piété filiale. Et ces environs, s'apellent „le champ de la piété."

Je retournai chez le grand prètre, et comme il vit que j'étois instruit, il ne me fit plus de mystère.

Jadis le mont Etna s'embrasa, *) et fit une explosion terrible; les feux souterrains ébranlérent en mugissant la montagne, et ses flancs entrouverts vomirent des torrents de lave brulante, qui entrainoient dans leur cours déstructeur tout ce qui se trouvoit dans leur passage. Des forèts en

*) Pausanias liv. X. Strabon nomme les deux jeunes gens.

furent embrasées, et les collines en s'écroulant grossissoient la flamme et le ravage. Déja, ce fleuve de feu couvert de nuages sulphureux, s'aprochoit de la ville de Catane, les murailles en furent renversées, et les maisons devinrent la proye des flammes. Les habitants consternés, se refugièrent sur une éminence proche de la ville. Au milieu de cette dèsolation on vit deux jeunes gens, Amphinomus et Anapis, portant l'un son vieux pére, l'autre sa mère malade, au travers des flammes. Courbès sous le poids de leur précieuse charge, ils apelloient vainement du secours; personne n'osoit aller vers eux, car les torrents de la lave enflammée, se précipitoient avec fureur sur leurs pas, et menacoient de les engloutir; en vain, leur crioit on d'abandonner leurs parens, et de se sauver; envain le pére lui même, leur en donna-t-il, l'ordre. Désobéissants pour la première fois, à la voix paternelle, ils persistèrent. Le père se jetta à terre, et arracha la mère au bras du fils. Au même instant, le feu approche, et les jeunes gens, rèsolus plustôt de périr, que d'abandonner leurs parens, firent de nouveaux

efforts, en s'écriant „Dieux miséricordieux, ò sauvez nos parents!“ Avec un violent coup de tonnerre, le fleuve embrasé se divisa, et dirigé sans doute par le soufle invisible de la divinité, il s'écoula à leur coté, en leur laissant un passage assuré pour leur retraite. Mème le feu destructeur sembla respecter la piété filiale. Les jeunes gens, portèrent leurs parents, au milieu des torrents de lave, jusqu'au bord de la mer; ils y trouvèrent un bateau; et furent reçus avec applaudissements, et des larmes de joye, par leurs concitoyens, qui érigèrent deux autels à la place, où le fleuve de lave s'étoit divisé; on nomma ce lieu la colline de la piété filiale.

O mes enfants, continua le vieillard, quelle action de vos célèbres héros, est comparable à celle, de ces jeunes gens? — j'ai vû avec attendrissement, ces autels. Aucun sacrifice pompeux ne les honoroit. Mais, j'y vis des mères prosternées, y puiser leur consolation dans le souvenir de cette belle action; des pères, y prouver à leurs fils, comment les Dieux recompensent la piété filiale; on y invoquoit en

silence les dieux, pour la concorde, la paix, le bonheur domestique . . . . . Enée porta son père, au milieu des flammes de Troye embrasée, et cette seule action, le mit au rang des dieux . . . . . ,,puis, se tournant vers Romulus, le vieillard continua: ,,jeune homme, tes regards trahissent le feu, qui embrâse ton ame. Apprends, qu'une action semblable, est préférable à un temple, qui porteroit ton nom. Apprends, qu'il est plus difficile de se vaincre soi même, que d'écraser des nations: apprends, que la justice et l'humanité, sont audessus de tout, et donnent la plus belle recompense, la bienveillance des Dieux, et l'aprobation de nôtre propre coeur. Qu'il est plus grand, de savoir renoncer à la gloire, que de l'obtenir.

Romulus pénétré de ce discours, embrassa le vieillard, et lui dit, avec émotion ,,Jamais je ne connus ni père, ni mère. N'ayant jamais éprouvé les doux sentimens d'un fils, j'ai presque cessé, d'être homme. O mon père, je suis . . . . . ce Romulus, qui te paroit un nuage orageux et destructeur. Non, ce nuage se dissoudra en rosée bienfaisante. Adieu, digne

prêtre, mon père! dis aux Laviniens, que j'ai voulu la paix, parce qu'il est juste de la vouloir. Je te reverrai, mortel respectable, quand j'aurai fait une action, qui mérite ta bénédiction. Adieu!"

En disant ces mots, il s'éloigna avec précipitation, et le vieillard et sa famille le perdirent de vuë, avant qu'ils fussent revenus de leur surprise.

Romulus remonta les bords de la rivière, et vit en passant, avec une paisible satisfaction, la ville de Lavinium. L'ame pleine des salutaires exhortations du prêtre, il approcha du lac limpide de Diane, entouré de collines. Les derniers rayons du soleil couchant, brilloient sur la surface du lac, et doroient les colomnes du temple, qui étoit sur le bord. Il s'arrêta sur le sommet d'une de ces collines, et contempla d'un oeuil tranquille, les vastes plaines de Latium, qui s'étendoient jusqu'à la mer. Calme et paisible, il continua son chemin, jusqu'au temple de Diane, où les prêtres le reçurent avec hospitalité, et lui montrèrent la statue antique de la déesse, qu'Oreste et Iphigenie y apportêrent jadis. Le lendemain, il erra

dans le bois sacré, qui entoure le temple; et crut y entendre les gémissements de Silius, pleurant la mort d'Aegeste et d'Ilia. Il s'en détourna, et marcha vers Albe; déja, le temple de Jupiter protecteur de Latium, s'offrit à ses regards, et les colomnes de fumée des sacrifices qui s'élèvoient aux cieux. Il cotoya le lac, laissant à sa droite, l'antique Tusculum, les montagnes bleuâtres des Sabins, et la cime élevée du mont Soracte. Enfin il apperçut au travers des arbres, ses chéres collines natales.

Silius vint au devant de lui „que nous apportes tu, Romulus?"

„La paix, la paix avec Laurentum; avec Lavinium, avec Albe, avec tout le genre humain. - - - -" Et Amulius? reprit Silius.

„Je crois que la vengeance n'est, qu'une ambition destructrice. Silius! crois tu, que les Dieux, punissent les crimes des mortels? Pourquoi veux tu lancer la foudre de Jupiter. La défense de l'opprimé, est un acte de justice; mais la vengeance est un nouveau crime; si tu veux te venger, emmène tes compagnons. Je veux la paix et le bonheur de ces paisibles collines."

Silius fixa attentivement le jeune homme ; où étois tu Romulus ?

„Auprès d'une famille, que le sentiment, et l'amour rendent heureux. J'ai traversé les campagnes fertiles de Latium, où la joye et le bonheur, règnent dans les champs, et dans les cabanes. Mes rèves étoient sanguinaires, mes desirs tendoient à la destruction du bonheur, et mon ambition, m'entrainoit vers le crime. Silius, je veux inspirer à mes pasteurs l'amour de leurs parents, la sensibilité, la bienfaisance. O Silius ! restes auprès de moi, et sois mon ami. Ce qui fut possible à ce digne vieillard, qui m'a rendu humain, le sera aussi pour nous. Abandonnons Amulius, à la vengeance des Dieux, et faisons le bonheur des ètres qui nous entourent. "

Silius après une longue pause lui dit „Je ne veux pas troubler la paix. Achève ton ouvrage, je t'aiderai, et quand l'heure de la vengeance viendra, je quitterai ces paisibles demeures. En attendant, travaillons au bonheur des pasteurs.

Bientôt la nouvelle du retour de Romulus sa répandit dans la contrée. Les bergers se rassemblèrent avec leurs armes, et

leurs regards impatients trahissoient leur désir, de combattre. Romulus leur ordonna, de se rassembler le lendemain sur la colline de Saturne: ils se séparèrent mécontents, et l'on entendit encore de loin leurs cris de guerre.

Vers le soir un pasteur, qui étoit de garde à l'entrée des défilés, avertit Romulus, qu'une horde de brigands de Tusculum, avoient passé le long des bois, et s'étoient retirés dans les gorges entre les rochers et que s'en étant approché dans les broussailles, il les avoit écoutés. Le lendemain à la pointe du jour, les filles de Laurentum devoient célébrer une fête de Junon, dans un bois près de la ville; aucun homme n'osoit pendant la cérémonie, s'approcher de l'enceinte, et ces brigands vouloient en profiter, pour enlever les filles— Romulus commanda le silence au pasteur, et retourna dans sa cabane.

Avant l'aurore le cor d'airain sonna, et la flamme signal de guerre, s'élevoit sur la colline; les Pasteurs se rassemblerent près de leur chef, qui leur dit. „Allons à „Laurentum! jusqu'au ruisseau près du

„temple de Junon ! je vous mène à la „Vengeance !“

Ils se mirent en marche en silence, et occuppèrent tous les défilés qui mènent du bois de Junon vers Tusculum.

Romulus étoit sur une éminence, et entendit aù lever du soleil, une musique et des chants harmonieux. Mais bientôt ils furent interrompus par des cris de femme.

Il se hàta de poster ses pasteurs à tous les passages, et sur les hauteurs, qui dominent les défilés, tout à l'entour: „dès „que vous entendrez mon cor,“ leur dit-il „vous entourerez la horde qui sortira du bois, et vous sonnerez du cor, de tous cotés. Mais vous n'userez d'aucune violence, jusqu'au second signal.“

Bientôt les cris semblèrent approcher, et l'on entendit distinctement les brigands, qui se hâtoient de gagner les défilés. Romulus envoya Silius leur couper la retraite, et sonna de son cor. Les brigands furent effrayés, car au mème instant, les cors se firent entendre de tous les côtés; et quelque part qu'ils voulussent se tourner, ils ne virent que des pasteurs armès, dans une attitude menaçante.

Romulus s'avança, et leur ordonna de mettre bas les armes; les brigands intimidés obèirent. „Retirez vous!" leur dit-il d'un ton imposant, „allez dire à Tusculum, que tant que Romulus vivra, personne ne s'hazarde à troubler le repos de ces contrées: rien ne saura le garantir de mon épée."

Les pasteurs leur ouvrirent un passage, et les brigands se retirèrent en fuyant. Quand les filles entendirent le nom de Romulus, elles jettèrent de nouveaux cris. Il alla vers elles, et leur dit d'un ton doux „Filles de Laurentum, célebrez paisible„ment vôtre fête dans le bois de Junon; „rien n'osera vous troubler; emportez ces „armes que les brigands ont laissées, pour „souvenir de vôtre délivrance, et de la „protection des Dieux" . . . . et sans attendre de réponse Romulus se retira avec ses pasteurs dans le bois. Les jeunes filles incertaines, restèrent long-temps comme immobiles; puis emportant les armes, elles allèrent en fuyant à Laurentum.

Les pasteurs murmuroient en se retirant. Mais Romulus, tâchoit de les appaiser, et de distraire leur mécontentement. „On

nous prendra pour des lâches," dit un pasteur. „On dira que nous, sommes justes" répondit, Romulus. „Ces filles étoient des otâges pour les troupeaux qu'ils nous ont enlevés." — Dit un autre pasteur.

„Actuellement elles sont d'avantage, dit „Romulus, elles nous assurent la paix avec „Laurentum."

Romulus eût une douce jouïssance, de voir ses pasteurs désarmés, paisiblement avec leurs familles auprès de leurs foyers. „Regardes dans cette plaine" dit il à Silius „autrefois même en temps de paix, „il falloit garder les troupeaux avec des „armes; mais aujourd'hui, au milieu de la „guerre, nos troupeaux ne sont conduits „que par des enfans; vois ces filles qui „ceuillent sans craînte des fleurs dans les „prés; ce seul acte de bienfaisance envers „Laurentum, nous donne plus de sécurité, „que les armes O j'en atteste les Dieux, „l'homme est né pour être bienfaisant. „Je ne craindrois pas d'aller actuellement, „sans armes à Laurentum." Il monta avec son ami Silius, sur la plus haute colline, pour jouir de ce ravissant spectacle.

Ils remarquèrent une grande nuée de poussiére du coté de Laurentum, et virent bientôt, que c'etoit une troupe d'hommes, portant des branches d'olivier, qui s'approchoient de la colline. Romulus alla à leur rencontre. Les péres des filles, que les pasteurs avoient délivrées, sortant de la foule, se prosternèrent devant Romulus, et lui témoignèrent leur reconoissance. On ne parla pas de la paix ; mais elle fut concluë en ce moment, car tous les coeurs ne respiroient que la paix. Les pasteurs accourûrent à ce spectacle inattendu, et les Laurentins leur distribuerent des couronnes de Laurier, que Laurentum leur envoyoit. On vit arriver des troupeaux, suivis des filles vétues de blanc, couronnées de fleurs, et chargées de présens, qu'elles apportoient aux pasteurs. A chaque instant, la foule des pasteurs augmenta, et mème les vieillards quittèrent leurs collines, pour partager la joye commune.

Nous vous restituons doublement vos troupeaux, s'écria un Laurentin, et tous applaudirent. En peu d'instants, on éleva un autel de gazon ; un agneau fut immo-

lé, et la flamme du sacrifice s'éleva vers le ciel.

La paix! la paix! cria-t-on de toutes parts; on ne parla pas de conditions: il ne fut question, ni de reproches, ni d'offenses. Un coeur qui veut sincérement la paix, ne calcule pas froidement les avantages, qu'il en peut retirer.

Un vieillard vénérable, avec le bandeau sacré dans ses cheveux blancs s'avança vers Romulus. C'étoit Jules le grand prêtre du bois sacré, et Romulus alla respectueusement à sa rencontre. „Je viens te „bénir mon fils!" dit le vieillard; „tu as „exécuté le noble projet que tu méditois. „Représentes toi, ces mortels heureux qui „nous entourent en cet instant, épars sur „un champ de bataille, et compares ce „sentiment, à celui, que t'inspire leur bon„heur actuel" . . . . Il jetta sur Romulus un regard majestueux qui le pénétra, et augmenta le sentiment de son bonheur.

Le grand prêtre, approcha de l'autel, et s'écria: „je le consacre à la justice, à la „bien faisance, à la paix!" — pendant le sacrifice, des envoyés de Lavinium, vinrent conclure la paix avec les pasteurs.

Le bruit de la belle action de Romulus s'étoit repandû dans tous les environs ; mais Albe n'envoya aucun des siens, Amulius s'y étant opposé. Quand le grand prêtre l'apprit, il dit à Romulus ; cependant les habitant d'Albe, te jurent la paix, car tu as conquis leurs coeurs.

Des jeux et des danses terminèrent cette heureuse journée. Tous les coeurs étoient animés, d'une douce et joyeuse sensibilité. Les fiers pasteurs même, ne purent y résister, et bénirent la bienfaisance de leur digne chef. Quànd les Laurentins se furent retirés, le vieillard accompagna Romulus dans sa cabane solitaire,

Ils passèrent la nuit à s'entretenir de projets, pour assurer le bonheur des pasteurs, et le vieillard lui douna des leçons de justice, de bienfaisance et de modération.

Le lendemain ; le vieillard et Romulus traversèrent toute la contrée, jusques vers le bord de la mer. Ils entrèrent dans beaucoup de cabanes, et le grand prêtre admira le courage de ces hommes robustes, et la noble franchise de leurs discours, „Quels

„hommes!“ dit-il à Romulus: „c'est dom„mage qu'ils n'ayent pas de patrie.“

Tous ces coteaux, jusqu'à la mer? dit Romulus. „Ce n'est que le paturage de „leurs troupeaux“ répondit le vieillard. „La véritable patrie, est le sol, que l'hom„me cultive avec peine. J'ai vu des armes, „des troupeaux, des cabanes, mais, je n'ai „pas vu de charruë. Céres en donnant la „charruë aux mortels, leur enseigna leurs „loix, et leurs droits. Tant que la patrie „de tes pasteurs, ne consistera que dans „leurs troupeaux, ils seront forcés d'être „vagabonds et brigands.“

Romulus, plongé dans de profondes méditations, marchoit en silence à coté du vieillard. Arrivé près de sa cabane, il se déroba, et descendit entre les rochers, sur les bords du Tibre; il n'entendoit, ni le bruit des vagues, ni la tempête, qui agitoit les sommets des chênes; son ame étoit pleine de l'avenir, et son imagination lui présentoit l'éclat des siècles futurs. Quand il revint dans sa cabane, il trouva le vieillard encore éveillé, et se jettant dans ses bras, il lui dit „o mon père, je veux „être la fondateur d'une grande, et géné-

„reuse nation!“ Le vieillard, bénit sa résolution, en lui disant: sois le fondateur d'un peuple heureux, humain, juste, et jamais destructeur des nations.

Ils passèrent encore la nuit, à s'entretenir du véritable bonheur des hommes, des loix, et des meilleures institutions des pays connus.

Au matin, le vieillard quitta les hauteurs, et retourna dans sa paisible et douce solitude. Romulus resta seul, tout le reste de la journée.

Le lendemain, il fit assembler tous les pasteurs, et les compagnons de Silius: on fut étonné de voir le calme de sa phisionomie, et une couronne d'épis de bled dans ses cheveux.

„Amis, dit-il, en s'adressant à l'assemblée, assez long-temps, ces montagnes ont été témoins des combats, du tumulte, et de la victoire.

Nous étions guidés par l'ardeur de la jeunesse; les injustices d'Amulius, nous mirent les armes à la main, et notre ambition s'en saisit avec plaisir. Toujours prêts à l'attaque, et à la vengeance, nous forçames nos paisibles voisins à s'armer.

La guerre étoit notre unique occuppation, et elle ne pourroit se terminer que par la ruine de nos voisins, où par la nôtre, si nous ne leur prouvions, à ces Albaniens a ces Hétruriens, à ces Sabins, que nous ne prenons les armes, que pour obtenir la paix. La justice, est la sauvegarde des peuples, comme des particuliers; et la paix est la source des richesses et du bonheur. Portons les armes pour conserver la paix, et non pour la troubler. Pratiquons, et protégeons la justice. Nous ne fumes jusqu'ici que pasteurs, et les besoins nous forcèrent à étendre nos limites aux dépens de nos voisins agriculteurs. Ils nous haïssoient comme brigands, et nous méprisoient, comme une horde sans patrie, sans loix, sans propriétés. Quand une saison brûlante vient dessécher nos paturâges, nous risquons de mourir de faim, où nous sommes forcés, de mener nos troupeaux sur les terres des voisins. Evitons l'un et l'autre. Tirons notre nourriture de la terre, nôtre mère commune. Les belles plaines depuis le Tibre jusqu'à la mer, suffiroient pour nourrir dix fois plus d'habitants, que nous ne sommes, si nous les

cultivons, et faisons usage de la charruë, le plus grand présent des Dieux. Nous serons un peu moins indépendants, mais nous aurons une patrie. Actuellement, nous sommes soumis à la nécessité; alors, nous obéirons à de sages loix. Moins libres dans nôtre volonté, nous en serons plus heureux. Le vieux Saturne de l'age d'or, Pan le Dieu des troupeaux, la douce Palés, Jupiter le père et le protecteur des loix et des droits des hommes, Céres la bienfaisante, ont des autels sur nos collines; mais ils ne furent jusqu'ici pas nos Dieux, car nous avons négligé leurs dons les plus précieux, les loix, et l'agriculture; Compagnons de mes périls! je m'adresse à vous; vos péres, dans leur vénérable sagesse, conseillèrent la paix, il y a long-temps. Donnons la paix à tous nos voisins, et créons nous une patrie!"

Les vieillards applaudissoient; les tendres méres persuadoient les jeunes gens par leurs larmes maternelles, et les filles les invoquoient par des regards touchants. Enfin les jeunes gens les plus doux, et plusieurs des plus courageux amis de Romulus, applaudirent les prémiers, et les

autres suivirent sans hésiter, car les scènes de la veille avoient disposé leurs coeurs à l'humanité. Silius se retira, et Romulus ordonna d'élever deux autels, à Jupiter le protecteur des peuples, et à Céres, la nourriciére des hommes. A peine furent ils achevés, qu'un nouveau spectacle frappa leurs yeux.

Silius à la téte des vieillards, couronnés d'épis de bled, s'avança, portant gravement une table de pierre. Les vieillards l'entouroient suivis d'une foule de jeunes filles, accompagnées de hautbois, et portant des gerbes de bled et des vases pleins de miel. Après elles, suivoit une charrue attelée de deux boeufs. A leur approche, Romulus leva sa lance vers le ciel, et tous les jeunes gens élevèrent leurs armes. Silius remit au plus ancien des vieillards, la table des premières loix des pasteurs. Il lut à haute voix.

Respect aux Dieux: justice envers tous les peuples: fidélité à la patrie:

Les vieillards jurèrent, de respecter les loix; Romulus et les jeunes gens, de les

défendre. Un prêtre offrit les sacrifices, et les filles consacrèrent leurs gerbes et leurs vases remplis de miel, à Céres. Le prêtre bénit la charruë, et Romulus la menant dans la plaine, en tira un sillon tout autour des limites du pays des pasteurs. Les vieillards le suivirent, et les prêtres bénirent les pierres, qui marquoient la frontière.

Cette prémiére fête nationale se termina par des danses, et une joye universelle. On expédia des messagers de paix à Albe, à Laurentum, à Lavinium, et à Tusculum. Amulius ne répondit pas. Lavinium et Laurentum célébrèrent une fête, et jurèrent une paix éternelle aux pasteurs.

Romulus se rendit au bois sacré de Lavinium où la famille du grand prêtre le reçut avec une joye touchante. Le vieillard lui apporta une couronne de laurier, et toute la famille, l'entoura avec transport. Ce fut une nouvelle fête. Lavinie seule, ne prenoit pas de part à la joye commune; elle pleuroit son fils Valérius. Il avoit passé quelque temps à Antemne chez les Sabins, et depuis six mois, il

étoit disparû ; un Sabin venû d'Antemne, rapporta qu'il avoit été assassiné.

Si tel étoit nôtre malheur, dit le vieillard à cette mère afligée, les Dieux viennent te rendre en Romulus un fils — „Et j'aurois trouvé une mère" dit Romulus, en se jettant dans ses bras. La mère sensible, l'embrassa, mais ses yeux tournés au ciel, reclamoient des Dieux, le fils qu'elle avoit perdû.

Romulus retourna chez les pasteurs pour consommer son ouvrage. Son ame étoit agitée des plus doux sentiments, et il se dit en lui même „Je ne tirerai plus l'épée, „que pour protèger les malheureux, pour „combattre les brigands, et pour punir les „opresseurs."

Mais dans cet instant, il entendit de nouveau dans ses bois pacifiques, les horribles cris de la guerre.

Bien souvent, l'homme fournit lui même par ses actions, des armes aux furies, pour punir ses crimes ; et croyant fuir ces divinités redoutables, il court au devant de leur vengeance. Amulius, le lâche tiran d'Albe méprisoit l'ambition du jeune Romulus, et se croyoit en sureté pas les

formidables murs de son chateau, et par les assassins, qu'il avoit à ses gages.

Mais il redoutoit Silius, sans le connoitre, car il remarquoit que celui ci, en vouloit à lui même. Le cri de guerre des brigands étoit toujours „Aegeste!" quand ils dévastoient les propriétés royales, et ce cri le faisoit trembler. Il avoit envoyé depuis longtemps des assassins, pour tuer le chef des brigands; mais aucun d'eux n'osa approcher cet homme redoutable.

Amulius essaya de nouveau, ses anciens stratagèmes; et voulut se servir de l'ambition du jeune homme, pour perdre Silius. Ce furent des émissaires du roi, qui inspirèrent l'idée aux pasteurs, qu'il seroit glorieux, de chasser les brigands des environs, et Romulus donna dans le piége. Amulius vit avec effroi, la réunion des brigands avec les pasteurs, qui lui présageoit l'approche de la vengeance.

Il crut que de nouveaux crimes, arrêteroient la vengeance des Dieux, et ils le perdirent.

Les nouvelles institutions de Romulus, le faisoient trembler, car il les croyoit un plan de Silius pour le perdre. Quand Ro-

mulus lui fit offrir la paix, il n'y vit qu'une ruse pour le renverser de son trône. Il auroit volontiers empêché la paix avec Laurentum et Lavinium; car il avoit peur de tout. Il craignoit les hommes, et les Dieux, la paix, et la vertu. Le méchant ne jouit jamais d'un instant tranquile.

Le jour, que Romulus fit la paix avec Laurentum, Amulius expédia des envoyés à Antemne, pour engager les Sabins à attaquer les pasteurs. Comme le fier Hersilius roi des Sabins, détestoit ses voisins les pasteurs, il s'unit aisément, avec Amulius. Pour exciter Romulus, les Antemnates allèrent secrètement vers les collines le jour même, que Romulus fut chez le grand prêtre, surprirent les bergers, ravirent leurs troupeaux, et enlevèrent plusieurs jeunes filles. Les pasteurs coururent aux armes, et leurs cris de guerre frappèrent les oreilles de Romulus.

Silius avoit été dans les environs d'Albe, et rapporta que les Antemnates avoient agi d'après les insinuations d'Amulius.

Romulus gardant le silence, jetta une peau de loup sur ses épaules, se couvrit

d'un casque, et s'arma d'un javelot. „O“ dit-il à Silius, „est il donc si difficile de conserver la paix?“ Il ordonna aux pasteurs de rester tranquilles, et se rendit à Antemne. Le lendemain il revint, et dit à Silius: „J'ai obtenu la paix de Laurentum par la délivrance de leurs filles; j'enleverai les filles des Antemnates pour les forcer à la paix.“

Dans quelques jours, les filles Sabines devoient célebrer la fête de Vénus, dans un temple situé au delà de Tibur, sur les bords de l'Anio. Elles se rassembloient dans ce lieu, de toutes les villes du pays des Sabins, et pendant trois jours, elles lavoient la statue de la déesse dans une fontaine sacrée, et lui offroient des sacrifices.

Le chemin d'Antemne, conduisoit par le petit vallon, que parcourt l'Anio. Romulus examina tous les endroits, où il pourroit poster avantageusement ses pasteurs, et détacha Silius vers Antemne, pour empêcher les habitants de la ville, de venir au secours. La veille de la fête, Romulus se rendit au temple de Vénus. Le chemin le conduisit le long de l'Anio, au

travers de la vallée, vers Tibur. Il espéroit encore d'atteindre avant la nuit une cabane hospitalière, qui l'avoit abrité, quelques jours auparavant. Mais un orage retarda sa marche. L'Anio grossit et se déborda. Les torrents se précipitérent des rochers et la fureur du vent brisoit les chênes ; Romulus gravissant de rocher en rocher, suivit un sentier, qui le conduisit insensiblement, dans un bois sauvage et solitaire. La tempête augmenta, et ne trouvant aucun abri, il tacha de regagner son chemin.

Extrememement fatigué, il désiroit de trouver quelque cabane, où il put se reposer. En se tournant, il vit la cime des rochers, éclairée des derniers rayons du soleil couchant. De légers nuages à bords dorés, passoient rapidément sur l'horison, et le calme le plus agréable succèda à la tempête. Il entendit le bruit d'une cascade, et vit un torrent qui descendoit en écumant du rocher. Descendant entre ces rochers, il se trouva dans un étroit vallon, devant l'entrée d'une grotte obscure, du fond de laquelle sortoit le bruit des eaux.

C'étoit une haute et fraiche caverne éclairée par une ouverture dans la voute, qu'il reconnut être l'antique grotte de Neptune. *) L'entrée étoit cachée par une touffe de chènes, et dans le fond, une cascade tomboit en mugissant du rocher. La solitude et le silence de cette retraite l'invitant au sommeil, il chercha un endroit commode pour se reposer.

Il découvrit sur le coté dans une plus petite grotte, une couche de feuilles sèches, couvertes de peaux, plusieurs vases pleins de vivres, et dans le fond, quelques charbons, restes d'un feu éteint.

N'entendant de tous cotés, que le murmure de la cascade, il se coucha dans la grande grotte, et attendit paisiblement l'habitant de ce lieu solitaire.

A peine fut il assis, qu'il vit entrer un homme, dont il ne put reconnoitre que la stature, qui s'acheminoit lentement vers la petite grotte. Romulus lui dit „Habitant de cette grotte, accordes l'hospitalité à un voyageur fatigué" sois le bien venu! dit l'au-

*) C'est la grotte audessous de Tivoli, l'ancien Tibur.

tre, d'une voix éteinte, et se tourna pour mettre du bois sur les charbons.

Quand la flamme éclaira l'intérieur de la caverne, Romulus vit, que c'étoit un jeune homme de son âge, dont la phisionomie, portoit les marques d'une profonde douleur.

Il chercha quelques fruits, qu'il présenta à Romulus, et retomba dans une sombre et silencieuse mélancolie. Romulus tâcha de lui parler, pour le distraire, mais il vit la peine qu'il lui causoit, d'interrompre sa tristesse.

„Est-ce ici ta demeure? lui demanda Romulus.

Depuis six mois, répondit le jeune malheureux en soupirant.

„Si la necessité t'oblige à cette triste „retraite, continua Romulus, je t'offre „volontiers ma cabane, si elle peut te "suffire."

Le jeune homme, secoua tristement la tête, et étendant les bras vers la voute il dit en sanglottant:

—C'est ici que je passai des jours heureux, o bien heureux! cette grotte - - - Il se leva sans achever, dans une grande agita-

tion; et dit à Romulus: Je t'en conjure étranger, ne parlons pas de mes malheurs - - - - Romulus lui dit avec douceur „un jeune homme ne devroit pas se „laisser abattre ainsi par la douleur. Ton „coeur peut encore être heureux, si tu en „as la force.“

Le jeune homme le fixa d'un oeuil égaré „sais-tu, ce qu'un homme peut avoir le malheur de perdre?“

„La volonté de résister à son Malheur,“ répondit Romulus.

O j'ai perdu jusqu'au desir d'être heureux, dit le jeune homme. Les Dieux m'avoient accordé le bien suprême. Hélas je l'ai perdû! - - - -

Il quitta à ces mots la grotte en soupirant, et se perdit dans l'obscurité, sans que Romulus put le retenir.

Romulus attendit vainement son retour, et s'endormit de fatigue.

Le lendemain, il le vit revenir, et recommença l'entretien. Mais le jeune homme lui répondit encore moins, que la veille; refusa de lui dire son nom, et lui montra en silence le chemin de Tibur, que Romulus lui demanda.

Romulus quitta la grotte, avec un sentiment de pitié et de douleur. En montant sur la hauteur qui porte le temple de la Sibille, il vit ses collines natales dans l'éclat du soleil levant, et la belle plaine qu'arrose l'Anio. En cotoyant cette riviére bordée de près fleuris, de myrthes odoriférans, et de chênes majestueux, il approcha du vallon, dans lequel étoit le temple de Vénus, qui s'élevoit du milieu d'un bosquet de myrthes. Il entendit le son de flutes et de guittarres, et des chants mélodieux; et vit de loin les tentes des Sabins, qui étoient accourûs de toutes les villes, pour célébrer la fête de la déesse de l'amour et des plaisirs.

Tous les jeunes gens des environs, s'étoient rendus près du temple, pour voir cette fête. Couverts d'armes brillantes, ils s'exerçoient à la course, et à la lutte, pour intéresser les regards des filles. Tout le délicieux vallon, respiroit l'amour, et la joye. Romulus dont l'oeuil n'étoit pas accoutumé au spectacle du luxe, ni à de pareilles fêtes où les jeux et les ris présidoient, contempla avec un morne silence, les groupes de filles et de jeunes gens qui

dansoient sur les gazons fleuris. Il fit lentement le tour du charmant vallon, et s'arrêta près du temple, dont les colomnes étoient ornées de guirlandes, et dans lequel les autels répandoient les odeurs de leurs parfums.

Un prêtre l'accosta, et lui dit, „il paroit que tu n'es pas Sabin, puisque je te vois tout seul ici. „Je crois" répondit Romulus „que quand même je serois Sabin, je „me trouverois seul, au milieu de cette „gaïeté."

Quel age as tu, jeune Etranger? lui demanda le prêtre.

„Je compte assez d'années, pour savoir, „que la gravité et la dignité, conviennent „au caractère de l'homme."

„Où sont les tentes des Antemnates?" continua-t-il, pour finir cette conversation.

Le prêtre les lui montra au bout du vallon, et Romulus s'y rendit, pour examiner le nombre de jeunes gens, qui avoient accompagné les filles d'Antemne.

Il vit un nombre de filles et plusieurs jeunes gens assis sous l'ombre d'un hêtre, autour d'un vénérable vieillard; leur con-

versation sembloit les intéresser beaucoup, car ils n'apperçurent pas Romulus, quand il passa devant eux. Il se cacha derrière un buisson, pour les observer, et pour écouter leur discours.

Un jeune homme dit avec vivacité: „Ra„rement l'homme atteint le but, même du „bien. La vie est si courte; nous disparois„sons, comme le météore brillant dans „sa course avant d'avoir pu achever“ - - -

„Je crois qu'on ne doit pas uniquement „aspirer, à l'accomplissement des choses“ dit une fille.

C'est parler en femme, qui n'ose achever, parce qu'elle n'a pas le courage d'entreprendre; répondit le jeune homme.

Le vieillard, se mèlant de la conversation, demanda à la fille „qu'entens tu, par ce que tu viens de dire, Hersilie?“

„Je pense, répondit-elle, qu'il doit suf„fire à l'homme, de v o u l o i r sérieuse„ment; car la v o l o n t é seule dépend de „lui. Les succès et l'accomplissement sont „dans la main des Dieux. A peine savons „nous ce que c'est - - - tu dis que je par„lois en femme - - - - o hommes! vous ne „désirez avec tant d'ardeur l'accomplisse-

„ment, que parceque la gloire du bien, „vous est plus chère, que le bien „même.“

Hersilie a raison, repliqua le vieillard. „L'humanité est semblable à une pluye fer„tilisante, dont chaque individu est une „goutte. La plus grosse des gouttes seule, „ne sauroit fertiliser la terre; mais la plus „petite y contribue. Jeune homme! tu vou„drois être le torrent qui se précipite, „et tu ne peux être qu'une goutte d'eau... „qu'est ce que l'accomplissement, même „du plus sublime plan?.... ce n'est que „le commencement d'une création nouvel„le... O hersilie, tu as parlé en homme.“

Je n'ai parlé qu'humainement, dit-elle; c'est ainsi que je considère tous les évènements; et ces sentiments règlent mes actions, sans calculer le bien, qui peut m'en revenir.

Je n'oublierai jamais les leçons d'un philosophe Sicilien, qui étoit pendant quelquetemps à Antemne, auprès de mon frère;

„Entreprenez nous disoit il, ce „qui vous paroit aisé, comme si „c'étoit difficile, afin qu'un ob„stacle imprévû, ne rafroidisse

„vôtre ardeur. Et regardez les „choses difficiles, comme ai„sées, pour ne pas perdre le cou„rage.“

Tu connois l'ambition démésurée de mon rère; „mon ami „lui disoit-il“ les „Dieux n'ont pas de hérauts, pour „publier leurs bienfaits; la reco„noissance des coeurs, des mor„tels heureux, voilà leurs hé„rauts; et voudrions nous plus, „que les Dieux!“

En disant ces mots, Hersilie tourna les yeux au ciel, et Romulus crut voir une immortelle. Il ne pût détourner ses yeux, de cet être céleste, et sentit pour la prémiére fois dans son coeur, les doux sentimeuts et les tendres désirs, qui jusqu'alors, lui étoient incommus.

Le sérieux de cette conversation fut interrompû par des jeux et des ris; et la divine Hersilie lui parut aussi intéressante, que dans la conversation, qu'il venoit d'entendre.

Comme nombre de Sabins s'approchèrent, Romulus ne pouvant plus rester caché, se tint modestement à l'écart, et les

yeux baissés à terre, il ne les en relevoit que pour fixer Hersilie. Le vieillard proposa des jeux aux jeunes gens, et les filles firent des couronnes de myrthes pour les vainqueurs.

Quand le vieillard vit Romulus, il lui dit „jeune étranger, viens partager les „jeux de nos jeunes gens, qui te dispute„ront avec plaisir l'honneur du prix.“

Tous les yeux, et surtout ceux d'Hersilie, se tournèrent vers Romulus, qui s'approcha en rougissant, et avec une modeste timidité, des jeunes gens.

Le vieillard règla l'ordre des jeux. On devoit commencer par la course; puis la lutte, et enfin lancer les javelots. Les filles marquèrent le but, et entourèrent l'arène. Quand le vieillard eut donné le signal de la course, tous les jeunes gens s'élancèrent, et sembloient voler; déja dans le milieu de la course, un jeune Sabin, et Romulus dévancérent les autres, et la victoire sembloit partagée entr'eux.

Les acclamations et les cris des jeunes Sabines encouragèrent les efforts du Sabin, qui atteignit le but d'un pas, plustôt que Romulus, et obtint la couronne de myrthe.

Jeune étranger! dit le vieillard, à ce dernier, il ne te manquoit que les encouragements de tes concitoyennes, pour être vainqueur.

„Je manquois de sa vitesse“ répondit modestement Romulus, et se mèla parmi les jeunes gens;

On se prépara à la lutte. Hersilie éléva la couronne de myrthe en l'air, et tous les yeux se tournerent vers un des jeunes Sabins, qui avoit toujours triomphé dans ce genre d'exercice; il voulut défier le vainqueur à la course; mais, les filles lui dèsignèrent le jeune étranger, et Romulus accepta le défi.

Le Sabin s'avança en souriant, et avec négligence, se croyant sûr de la victoire. Mais Romulus, en évitant son premier choc, l'auroit presque renversé du premier coup. Ils s'embrassèrent étroitement, et se serrant avec force, ils sembloient presqu'immobiles.

Déja long-temps tous les lutteurs avoient fini, mais Romulus, et le Sabin combattoient encore; couverts de sueur, leurs membres entrelacés, et leurs efforts rendoient la victoire indécise. Les Sabins ou-

blioient que c'étoit un de leurs compatriotes; ils trembloient à chaque mouvement, autant pour Romulus, que pour son adversaire. Celuici souleva Romulus, et tous les spectateurs poussèrent un cri. Mais Romulus le pressa avec force, de tout son poids, et le souleva à son tour. Ils se quittèrent pour reprendre haleine, et s'attaquèrent de nouveau. Après de nouveaux et de longs efforts, le Sabin jetta Romulus par terre, et tomba sur ses genoux à coté de lui, épuisé de fatigue.

Pendant qu'on applaudissoit, Romulus se releva, et prenant la couronne de myrthe des mains de Hersilie, il la posa sur la tète de son adversaire.

On se pressa autour de ces deux lutteurs; mais on admiroit moins le vainqueur, que le généreux Romulus.

Le vieillard retarda le combat des piques, pour donner le temps de reprendre haleine. Bientôt les jeunes gens se rangèrent en longues files, et lancèrent leurs javelots, qui traversèrent en sifflant les airs. Romulus leva le bras vigoureux, et son javelot atteignit le but. Aucun ne l'avoit approché. Il prit la couronne des

mains de Hersilie, et une subite rougeur colora ses joues, quand il se vit si près d'elle, et qu'il toucha sa belle main. „Jeune étranger" lui dit-elle „tu aurois „mérité toutes ces couronnes."

Il voulut répondre, mais il ne put proférer, qu'un tendre soupir.

Vers le soir le vieillard l'invita au festin du sacrifice. Romulus, qui s'étoit fait passer pour un Volsque, s'assit sur le gazon, entre le vieillard et Hersilie. Les filles chantérent des hymnes à la déesse de l'amour. Enfin le vieillard pria Hersilie de chanter. Sa phisionomie prit un air sublime et ses yeux brillèrent d'un feu divin. Elle chanta comme Appolon avoit adouciles moeurs des féroces humains, par les sons mélodieux de sa lyre, comme il leur avoit inspiré la douceur, et la paix. Elle chanta la louange de l'agriculture, et des loix.

Un silence d'admiration régnoit pendant son chant. Hersilie paroissoit inspirée des Dieux, dont elle célebroit les bienfaits. Quand elle eut chanté toute l'assemblée applaudit. Romulus seul se tut. Il la fixa en silence, et des pleurs mouillèrent ses yeux; étonné lui même, de ce

mouvement inconnû, il tachâ de le cacher. Mais emporté par le sentiment, il s'écria, „o Hersilie, ton chant remplit ce coeur... „de paix!“

Hersilie avoit observé en chantant, les larmes du jeune étranger, et la palpitation de son coeur; et son silence avoit pour elle plus de prix, que les acclamations de tous les autres; un tendre penchant l'entrainoit vers lui, mais cependant elle ne lui répondit que peu de mots, avec une timide rougeur.

Romulus, agité d'une inquiétude inconnuë se leva, et s'enfonça dans le bosquet. Il désiroit d'être seul, et son coeur le rappelloit auprès d'Hersilie. A peine s'étoit-il jetté au pied d'un arbre, qu'il se releva, et retourna involontairement vers les tentes des Antemnates; il étoit effrayé du changement qu'il sentoit dans son coeur, et de cette tendresse, qu'il n'avoit jamais éprouvée. „Que fais-je“ dit il à lui même, „que veut dire cette foiblesse, ces désirs „inconnûs, que je n'ai jamais sentis? „comment le chant d'une fille, peut il „agir ainsi sur mon coeur?“ Il tâchoit de dissiper ces sensations, comme un rêve

importun. Il rappelloit à son esprit ses pasteurs, et ses projets; mais c'étoit en vain. L'image de la belle Hersilie étoit toujours devant ses yeux, et remplissoit toute son ame. Il pressa avec tendresse, la couronne de myrthe qu'elle lui avoit donnée, contre son sein, et s'écria avec enthousiasme „Non — jamais!" mais croyant entendre la voix d'Hersilie il se leva, et alla vers les tentes.

Quand le soir couvrit le vallon de ses ombres paisibles, Romulus s'appuya contre un myrthe près des tentes, dont il ne pouvoit s'éloigner. A chaque leger bruit, il croyoit entendre Hersilie; et ce ne fut que vers le matin, qu'il s'endormit, agité de rèves inquiétants.

A peine le soleil eut paru sur l'horison, qu'il fut éveillé par le son des flutes, et des cris joyeux des filles Antemnates, qui sortirent de leurs tentes, pour aller joindre les autres Sabines. Romulus alla vers Hersilie, qui le salua avec un tendre regard. De tous côtés, les filles s'avancèrent au bruit de la musique, couronnées de myrthes, en robes blanches, et portant des offrandes de farine, d'olives et de fleurs,

aux autels de la déesse. Les hérauts ordonnèrent à haute voix, aux profanes et aux étrangers, de ne pas approcher de l'enceinte du temple.

Les filles approchèrent, accompagnées des prêtres, qui chantoient un hymne solemnel, en l'honneur de la déesse. Romulus alloit à coté d'Hersilie, et levoit de temps en temps les yeux sur elle.

Les jeunes filles entrèrent dans le temple: le religieux silence étoit interrompu, par le doux son des flutes, qui accompagnoient la prière du prêtre. Toute la nature sembloit célébrer la fête, de la déesse de l'amour. Les filles apporterent leurs offrandes dans le temple, et le prêtre dévoila la statue de la déesse. Après les sacrifices et les hymnes, les filles ornerent le vase sacré, de myrthes et de roses, et après avoir puisé de l'eau à la source sacrée, elles lavèrent la statuê, et la couronnèrent de fleurs.

Après la cérémonie elles quittèrent le temple, et les danses recommencèrent. Romulus se tenoit à l'écart, sur les marches du temple, et ses yeux suivoient Hersilie voltigeant parmi les danseuses avec lége.

reté. Elle remarqua son attention, et quand elle s'arrêtoit un instant, leurs yeux se rencontroient.

A la fin des danses, chaque groupe se retira dans ses tentes ; Romulus suivit de loin les Antemnates ; et Hersilie, se tournoit souvent, pour le voir. Mais il n'osoit s'approcher, et ce ne fut que près des tentes qu'il joignit le vieillard. Hersilie s'approcha, et lui dit „Etranger, tu es le seul, qui n'ait pas parû content aujourd'hui."

„Et cependant" lui répondit Romulus „je „ne fus jamais plus heureux, que depuis „que je t'ai vuë:" il se troubla à ces mots, et baissant les yeux, il ne vit ni le sourire du vieillard, ni la rougeur d'Hersilie. Le vieillard prit la main de Romulus et lui dit „Je voudrois cher étranger, que tu fusses un Antemnate; et si j'interpréte bien tes paroles, je crois, que tu le désires également. „Je désirerois" répondit Romulus, „qu'Hersilie appartint à ma na„tion. O la plus belle des Sabines, que „ce desir est vif, depuis que j'eus le bon„heur de te voir."

Le vieillard répondit; „ton désir pourroit être bien facilement rempli. Viens avec nous à Antemne, nous avons besoin d'habitants.

A ces mots Hersilie fixa Romulus, d'un regard incertain; il rougit, et sentit palpiter son coeur. L'idée de trouver le bonheur, dans la possession de cette fille céleste, transportoit son ame; mais il fut effrayé de cette pensée. „Brave jeune hom„me, continua le vieillard, „acceptes ma „proposition; viens habiter Antemne; ô „chaque ville, se fera gloire de te re„cevoir.“

Romulus se détourna avec douleur, et jettant un regard à Hersilie, il dit en soupirant „je ne puis.“

Peut être tes parents, te retiennent-ils? „O je n'ai jamais connû de parents“ dit Romulus. „Je suis tout seul au monde. „et ce n'est qu'apresent que je sens, qu'il „est si cruel, d'être seul!“

Eh bien, répondit le vieillard, rien ne t'empêche de nous suivre, de devenir nôtre concitoyen, et mon fils; je suis oncle d'Hersilie et je n'ai point d'enfans. Sois mon fils, et je te servirai de père!

„Jene le puis!“ soupira encore Romulus. Quelles raisons peuvent te retenir, jeune homme, si la main d'Hersilie, étoit le prix? si Hersilie, fiere de donner à sa patrie un bon citoyen, t'offroit son coeur? en disant ces mots il tenoit la main tremblante de sa belle niéce, qui tâchoit de cacher ses larmes, en s'appuyant sur son épaule, sans retirer sa main.

„O Dieux! s'écria Romulus, avec dou„leur, je sens la toutepuissance de l'a„mour; o ce prix! - - - - mais - - - - je „n'ose.“

Il ne put achever et se couvrit en sanglottant le visage des deux mains.

Pourquoi n'oses tu? demanda le vieillard. „J'ai une patrie, et des concito„yens, qui attendent leur bonheur de mes „soins!“ „ - - - je serai malheureux, mais „je ne serai pas injuste; o Hersilie si tu „pouvois oublier que tu es Sabine!“

Hersilie, releva lentement la tête, et dit d'un ton serein. Pourquoi cacherois-je les sentiments de mon coeur? je te distinguai hier et aujourd'hui, entre tous les jeunes gens; j'honorai ton courage, et j'admirai la modeste dignité qui accompagne

toutes tes actions. Ta patrie t'apelle — Un devoir plus sévère me retient. Tâchons d'oublier ce qui auroit été possible peut être, si le destin l'eut permis : j'honore en toi, un vaillant Volsque : estimes en moi, une paisible Sabine . . . . Elle lui offrit la main, et détourna la conversation, en parlant de la fête.

Romulus passa toute la journée près d'Hersilie et de son oncle, devant les tentes; et chaque instant la douceur, la beauté, et la grandeur d'ame de cette fille charmante, augmentèrent l'amour, qu'il ressentoit pour elle.

Vers le soir, le vieillard le prit à part, et lui renouvella encore la proposition de lui donner Hersilie pour épouse, s'il vouloit les suivre à Antemne.

Romulus répondit encore avec douleur, „je n'ose être heureux à ce prix — mais „pourquoi, ne pourroit elle me suivre?"

Un ancien oracle, répondit le vieillard, ordonna à son père, de la marier à un étranger, qui viendroit habiter Antemne. C'est à sa main que le destin à lié le sort des Sabins. Hersilie doit rester à Antemne, mais aucun Sabin, n'aura sa main.

L'oracle ajouta en phrases obscures, que partout où elle iroit, elle y seroit suivie du bonheur; qu'elle seroit reine d'un grand peuple; et déja l'oracle paroit en partie s'accomplir: ses deux frères sont morts, et Hersilie seule, a les droits au trône après son père. L'époux d'Hersilie sera roi d'Antemne. Jeune homme, continua-t-il, tu me parois cet étranger désigné par l'oracle. Vôtre inclination mutuelle confirme la voix du ciel. Le trône d'Antemne t'apelle; vieus le recevoir de la main d'Hersilie, les Dieux l'ordonnent ainsi! et toi?

„Et moi? moi?" répondit Romulus, avec feu — „j'adore Hersilie; o si l'amour „le plus vif, est la voix des Dieux, ils ont „parlé - - - mais" - - - il devint réveur, et continu d'un ton tremblant. „l'amour „est il l'unique voix des Dieux en nous? „pourroit-il m'ordonner, ce qui seroit „contraire à mon devoir?" - - - -

Il porta la main au front, et s'éloigna tristement dans les ombres du bosquet.

Il passa la plus grande partie de la nuit en proye à la plus terrible incertitude. D'un coté il voyoit la belle Hersilie, lui

tendre les bras, son ambition voyoit un trône, offert par les mains de l'amour.

Mais en se rapellant ses pasteurs, parmi lesquels il avoit passé sa jeunesse, qui attendoient de lui le bonheur et le repos, il ne pouvoit se décider à les abandonner.

Il comparoit le petit nombre de ses collines agrestes, couvertes de quelques miserables cabanes, habitée par de simples pasteurs, — aux plaines fertiles des Sabins, au trône d'Antemne, à la possession d'Hersilie: mais son ame étoit remplie de son sublime projet, de devenir le bienfaiteur de son peuple par de bonnes loix, et de douces moeurs. Il sentoit que lui seul pourroit éxécuter ce plan, et ne pouvoit se décider à le sacrifier à son bonheur personel. Il ne pouvoit supporter l'idée, de voir retomber dans leur barbarie, ces pasteurs auxquels il étoit si tendrement lié; et que leur malheur fut le prix, de la possession d'Hersilie.

Dans cet héroïque enthousiasme, il s'écria „o Hersilie, je ne puis, je n'ose être „heureux; le devoir m'ordonne de renon„cer à ta possession, à tout mon bon„heur.“

De nouveaux doûtes, et de nouveaux projets agitoient son ame. Il tâchoit en vain, de concilier l'amour et le devoir. Un instant, l'idée de réunir les Antemnates et les pasteurs, et d'en former une seule nation, lui donna un rayon d'espérance. Mais bientôt, il se rapella, que le venérable grand prêtre lui avoit dit, en parlant des pasteurs ,,quelque jour, la né-,,céssité donnera des loix aux pasteurs. Ils ,,adopteront avenglement selon la circon-,,stance celles des Sabins, des Tusculains ,,où de quelques autres peuples limitrophes. ,,Mais c'est la sublime, et j'ose dire divine ,,prérogative de ta position, ô Romulus, ,,qu'il dépend de toi, de leur donner des ,,loix fondées sur l'humanité et la justi-,,ce; des loix qui ne seront pas imposées ,,par la dure nécessité, mais qui seront le ,,résultat de la sagesse, et la source du ,,bonheur de ton peuple, et des généra-,,tions futures. Quel sort digne d'envie, ,,les dieux t'ont assigné! malheur à toi, ,,jeune homme, si l'ambition, l'indolence, ,,où quelle raison que ce soit, te faisoient ,,négliger cette époque rare, et unique!"

A ces mots, Romulus s'étoit élancé dans les bras du vieillard, en s'écriant: jamais, o vénérable prêtre, je n'oublierai tes leçons! que l'Italie, que le monde entier, mette le diadème à mes pieds, et que le petit peuple de mes pasteurs, n'ait à m'offrir que la misère, les peines, et l'obscurité, cependant je ne les quitterai pas; je tâcherai d'être leur bienfaiteur.

Le souvenir de cette conversation, agita vivement Romulus, et peu s'en fallût, qu'il ne sentit le desir, de n'avoir jamais vû le vieillard; mais il rougit de ce sentiment de foiblesse, et se dit à lui même. „Mon coeur seroit il avili à ce point? de„mentirois je ma résolution, et la con„fiance du vertueux vieillard? Dieux im„mortels! s'écria-t-il en levant les mains „au ciel, je le jure, je veux etre juste, „dussent la peine et le malheur devenir „mon partage" - - - - o Hersilie, il faut, „il faut me résigner à mon sort."

Cette résolution calma son ame, et fort de ses héroïques intentions, il s'endormit paisiblement.

A quelques pas de là, Hersilie étoit cachée derrière un buisson, et avoit enten-

du tout le monologue de Romulus; elle fut transportée de ses sublimes sentiments; mais après un court combat contre les mouvements de son coeur, elle retourna tranquilement auprès de son oncle, et lui dit en souriant. „Ce jeune étranger est „un mortel bien généreux. Mais les Dieux „ne l'ont pas destiné au trône d'Antemne.“—

Et ton coeur? demanda le vieillard?

„Ma main sera destinée au roi futur „d'Antemne! - - - répondit Hersilie.“

Mais ton coeur? reprit il encore.

„Il apprendra à sa taire, oû - - -“

Tu pourras donc oublier, le jeune étranger? interrompit le vieillard.

„Non, jamais! et je ne souhaiterois mè„me pas, que je pusse oublier un héros, „qui sait prèférer la vertu à mon coeur.“ - -

Sans en dire davantage, elle se retira dans sa tente.

Le lendemain les Sabines se mirent à la pointe du jour en marche, pour retourner chez elles. Les filles Antemnates, accompagnées d'un petit nombre de jeunes gens, descendirent la vallée le long de l'Anio. Quand il les vit partir, il se rapella ses pasteurs, et décida en lui même

l'enlèvement des Sabines ; c'étoit le moyen de possèder sa chère Hersilie - - - - mais ces filles ne devoient que servir d'otâges, jusqu'à la restitution des troupeaux, — d'ailleurs il sentoit qu'il entraineroit les pasteurs, dans une guerre, qu'il désiroit tant d'éviter ; pendant qu'il flottoit dans cette indécision, il les suivoit de loin ; enfin il résolut de retourner vers ses pasteurs, et de les ramener chez eux, sans remplir le projet qu'il avoit formé.

En montant sur une hauteur, des cris de femmes frappèrent ses oreilles, et descendant dans le sombre vallon, il y vit Silius, à la tète des pasteurs, qui fondoient avec impétuosité sur les filles Sabines ; Romulus ! étoit leur cri de guerre, et dans un instant, les filles, et le petit nombre de jeune gens qui les accompagnoient furent enveloppés de tous côtés.

Romulus se hâta de les atteindre, et s'écria d'un ton impérieux „Qu'aucun de „vous ne touche à ces filles“ — les pasteurs reconoissant Romulus, restèrent immobiles, et Silius soupçonnant quelque stratagème, où peut étre une utile générosité, se retira respectueusement, avec les pas-

teurs, sans donner le moindre signe de son intelligence avec Romulus.

Celui ci les suivit des yeux, et se tournant ensuite vers le vieillard, il lui dit en souriant „je vous accompagnerai jus„qu'aux portes d'Antemne.“

Tous fixèrent Romulus avec étonnement. — Et Hersilie, lui dit: „il faut que „tu sois une divinité, pour faire trembler „ainsi, des hordes entiéres, au seul son „de ta voix? que même ce fier, et féroce „Romulus qui ne connoit ni crainte, ni „tendresse, respecte tes ordres?“ . . .

Je ne suis qu'un homme répondit Romulus; un homme, qui ne craindroit pas même la mort, pour assurer ton bonheur.

Le vieillard insista, pour passer la nuit à Tibur, et tous furent de son avis; excepté Hersilie, qui dit à Romulus „avec „toi, je ne redoute plus rien!“

Ne redouterois tu pas même ton propre coeur? lui demanda le vieillard à voix basse. „Non!“ repondit Hersilie avec fermeté, et à haute voix „car je ne le redoute pas lui même!“

Les tentes furent dressées sous les murs de Tibur, et comme on apprit alors, que

les pasteurs avoient attendu depuis trois jours dans les bois, le retour des filles, les Tiburtins offrirent de les faire accompagner, par une escorte armée. La crainte engagea les filles timides des Antemnates d'accepter cette offre, et cela retarda leur départ jusqu'au midi du lendemain. Hersilie se tournant vers son oncle, lui dit „accordes moi la permission, d'aller à la „grotte de Neptune, pour remplir un voeu „que j'ai fait à une malheureuse amie."

Romulus promit d'être son guide, et son protecteur, mais le vieillard ne voulut pas y consentir, pensant qu'il seroit dangereux, de s'exposer dans ces rochers et dans ces bois. Mais Hersilie lui dit quelques mots à l'oreille, et ajouta à haute voix: „je lui en ai fait serment, au nom „des immortels, et du salut de nôtre pa„trie. Elle seroit au désespoir si je n'ac„complissois ma promesse."

Enfin le vieillard consentit, et promit de l'accompagner avec Romulus, dèsqu'il feroit jour.

A peine le soleil fut il levé, qu'Hersilie, Romulus et le vieillard, se mirent en marche; arrivés sur la hauteur qui porte

le temple de la Sybille, ils portèrent avec crainte leurs regards dans l'étroit vallon, retentissant du bruyant écho de la cascade de l'Anio, qui tombe en mugissant du rocher. *)

Le prètre de la Sybille, leur indiqua un sentier pratiqué dans le roc, au moyen duquel ils pouvoient arriver dans le bas du vallon auprès des petites cascades, et se rendre aisèment à la grotte de Neptune; le chemin étant trop fatiguant pour le vieillard, et le prètre les ayant rassurés sur tous les dangers, le vieillard resta auprès du temple. Romulus et Hersilie descendirent le sentier escarpé, et s'avancerent en silence vers la cataracte, dont le bruit augmentoit à mesure qu'ils en approchoient. Au sortir d'un épais taillis, ils se trouvèrent devant cette immense chûte d'eau, qui se précipitoit d'une grande hauteur, sur des rochers, divisée en mille jets, et semblable à un nuage poussé par la tempète, retomboit dans un bassin hérissé de rochers. Les ondes agitées, blanchies

*) La célebre cascade de l'Anio, appellée apresent il Teverone.

d'écume, heurtoient contre la masse des rochers, et tomboient en mugissant dans l'Anio, qui roule ses eaux bouillonnantes, dans la plaine.

Les yeux fixés sur ce spectacle majestueux, ils le contemploient avec un religieux silence. Hersilie les mains jointes, élévoit son ame vers les dieux immortels. Mais Romulus, y voyoit l'image de son ame agitée, et désiroit s'y précipiter; tout d'un coup les rayons du soleil, perçant au travers des nuages, donnèrent un nouvel éclat à cette scène imposante, et produisirent mille arc-en-ciels, dont les belles couleurs sembloient se jouer sur les eaux.

Dans le ravissement de ce coup d'oeuil inattendu, Hersilie, se jetta dans les bras de Romulus, qui la serra contre son coeur, et se tenant ainsi embrassés, ils admirèrent en silence.

Le soleil disparût de nouveau derrière des nuages, et Hersilie s'apperçut en rougissant, qu'elle étoit dans les bras de Romulus. „O Dieux, quel beau spectacle!“ dit elle, en tachant de se débarasser doucement de ses bras; Romulus répéta à voix basse „quel beau spectacle“ et laissa tom-

ber lentement ses bras, comme s'il vouloit lui cacher, qu'il l'eût embrassée. Ils resterent encore longtemps dans cette situation, rougissants, les yeux fixés à terre, et dans l'oubli d'eux mèmes. Enfin Hersilie rompit le silence, pour chercher le chemin de la grotte. Romulus, la conduisit au travers des sentiers, qu'il connoissoit, et au bout d'une marche longue et pénible ils y arrivèrent.

Quel nouveau spectacle! le soleil répandoit sa clarté par l'ouverture de la voute dans la grotte, et le brillant filet d'eau qui tomboit du rocher, en réflechissoit l'éclat. En entrant dans la grotte, Hersilie ne put retenir ses larmes; elle étendit les bras, comme pour en embrasser la voûte, en s'écriant „Je reconnois cet asy„le heureux! c'est ici! c'est ici, que se rè„fugia la plus tendre amour." puis se jettant à genoux, elle versa un torrent de larmes. Romulus la releva et lui demanda avec tendresse, les raisons de sa douleur. Hersilie lui dit. „Mon amie habitoit cette „grotte avec son amant; hélas! ils n'exis„tent plus! „puis elle continua en sanglottant" o mon amie, c'est donc ici que

„tu fus heureuse“ elle prit une couronne de lierre de sa tète, la pressa contre son coeur et la posa sur une pierre; puis tirant une belle boucle de cheveux blonds de son sein, elle la mit à coté, et s'asséyant sur la pierre, elle fondit en larmes.

„Cette grotte,“ dit-elle à Romulus, „fut „le sanctuaire du plus tendre amour, „l'asyle de la tendresse persécutée, et actuellement!“ . . . O Dieux! . . . .

Romulus transporté, la serra dans ses bras, et s'écria: „elle est encore l'asile de „l'amour le plus vif, mais le plus malheu„reux. O Hersilie, je t'adore . . . mais je „connois l'oracle cruel qui lie ton sort à „celui d'Antemne“ . . . .

Si tu le sais, dit Hersilie, tu sais aussi jeune étranger, combien je t'aime! mais qu'est ce qui t'attache si fort à ta patrie?

Romulus lui répondit „c'est plus qu'un „vain oracle, qui m'apelle; la voix de la „sagesse, et la justice, m'en font la loi: „mais . . . . jamais je n'avois connû les „émotions de l'amour: c'est en te voyant „divine Hersilie, que j'éprouve la premiè„re fois toutes les peines de l'amour mal„heureux!“

Pourquoi de l'amour malheureux? demanda Hersilie en hésitant; et se jetta en sanglottant dans ses bras. Romulus la serra contre son coeur et ses lèvres pressèrent les siennes. —

„Vois, combien je suis heureuse!“ soupira tendrement Hersilie; puis se levant elle ajouta avec dignité „o mon bien aimé! le „destin peut nous séparer: mais, il ne „sauroit désunir nos coeurs; c'est ici, „sous cette sombre voûte que je te fais le „serment d'un amour, et d'une tendresse „éternelle; si je ne puis être à toi, aucun „mortel n'aura jamais ma main.“ - - -

Romulus transporté de sentimens inconnus jusqu'alors, se précipita à ses pieds; ils jurèrent ensemble de s'aimer éternellement.

Assis sur un débris de roche, ils étoient heureux comme des immortels. Hersilie avec une tendre confiance, passa son bras d'albatre autour du col de Romulus, et lui fit le doux récit de son amour, depuis le premier instant qu'il avoit parû devant elle, et de l'impression inéfaçable qu'il avoit faite sur son coeur. Ces tendres épanchements, pénétrèrent Romulus de bonheur; il la pressoit contre son coeur palpitant,

et les larmes du sentiment, les premières que ses yeux répandoient, couloient malgré lui de ses paupières. Mais dans cet attendrissement, il sentoit en lui même, renaitre toute la force, et toute l'énergie de la vertu.

„O Hersilie!“ s'écria-t-il avec enthousiasme, „l'amour est le plus précieux don „des Dieux; il élève le coeur audessus de „l'humanité .... abandonnons notre sort „à la volonté des immortels; je suis heu„reux — heureux au delà de l'expression — „ton amour fille céleste, fait le charme de „ma vie, et dussé – je ne plus te revoir! „cette heure .... o donnes m'en un sou„venir.“

Elle lui donna son voile, trempé de ses larmes; il le reçut avec transport, et le cachant dans son sein, il lui donna parcontre un vase de bois de tillieul, sur lequel il avoit gravé une louve allaitant deux jeunes enfants.

Au même instant on entendit la voix du vieillard, qui appelloit Hersilie.

Encore une fois, elle se précipita dans les bras de Romulus; ils renouvellerent leurs serments, et sortirent de la grotte;

„quand te reverrai-je divine Hersilie?“ demanda Romulus.

Elle répondit „dans un an, à la fête de „Vénus.“

En les approchant le vieillard crût avec joye, dèmèler dans leur air satisfait, que Romulus avoit changé d'idée, et lui repèta la demande s'il viendroit avec eux à Antemne.

Hersilie répondit avec calme „il re„tourne dans sa patrie“ et le vieillard fachè de voir ses espérances déçues, garda un sombre silence.

Arrivés aux portes d'Antemne, Romulus, serra la main d'Hersilie, lui dit Adieu, et se perdit dans les buissons; Hersilie le suivit des yeux, et dit au vieillard, qui étoit triste et rèveur; „ne dèsespérons „pas, et confions en la justice des Dieux.“

Romulus traversa lentement les bois, sur les bords du Tibre; l'amour en attendrissant son coeur, l'avoit rendù meilleur; il se sentoit changé, et trouvoit en lui mème, plus d'énergie et de force, qu'auparavant. Long-temps, il s'occupa des moyens de réunir ses beaux projets, et son amour; mais il n'y voyoit qu'obscurité et

difficultés. — Cependant l'espérance de revoir Hersilie le soutenoit.

Arrivant près de ses paisibles collines, et voyant Silius, qui venoit au devant de lui, il lui dit „o mon ami, comment as tu „pû survivre à la perte d'Ilia?“ Silius surpris de ce changement subit, dans les sentiments de son jeune ami, le pressa de lui raconter ce qui lui étoit arrivé depuis leur séparation, et la raison qui l'avoit porté à s'opposer à l'enlévement des Sabines. Mais Romulus vouloit cacher le secret de son amour, et lui fit des réponses évasives.

Cependant Silius, ne tarda pas, d'en soupçonner la véritable cause, en observant la conduite de Romulus, qui n'étoit plus ce fier ennemi des tendres sentiments. Il commençoit à prendre part aux jeux de la jeunesse, chaque marque de sensibilité lui inspiroit un tendre intérèt, et Silius pouvoit l'entretenir de ses amours, sans qu'il l'interrompit comme autrefois.

Romulus ne préféroit plus comme jadis, les pasteurs les plus insensibles. Il alloit volontiers visiter les cabanes des jeunes époux, et voyoit avec plaisir la mère

donnant le sein à son cher nourisson. Il partageoit les tendres craintes d'une mère aimante, d'un amant timide, et jouissoit de voir les épanchement de tendresse des jeunes amants.

La roche sauvage, *) sur le sommet de la colline de Saturne, n'étoit plus sa retraite; il aimoit à parcourir la fraiche vallée, se méloit aux jeux enfantins des jeunes bergéres qui ceuilloient les fleurs des près; chaque nôce d'un berger devenoit une fête générale, et Romulus une couronne de myrthe dans ses cheveux, y répandoit la joye et la gaïeté. Les forèts n'aguéres ébranlées par les bruits des instruments de guerre, retentissoient actuellement des sons agréables du tendre chalumeau, et des chants mélodieux des bergères. L'amour, sembloit avoir embelli tous les côteaux, de son souffle bienfaisant; les filles quittèrent le port des armes, et reprirent leurs robes légères et leurs couronnes de fleurs; et les vieillards virent avec plaisir, renaitre les beaux jours de leur enfance.

---

*) Dépuis la roche Tarpéjenne.

Romulus érigea un autel, à la déesse de l'amour, et le grand prêtre Jules, quitta sa retraite, pour le consacrer.

Tous les jeunes époux couronnés de lierre, avec leurs enfants dans les bras, vinrent entourer l'autel, en offrant des guirlandes de fleurs et une paire de tourterelles. Le vénérable prêtre levant les mains au ciel, s'écria „o tendre et bienfaisante „Divinité, remplis tous ces coeurs d'a„mour et de tendresse! inspires aux en„fants la reconoissance et la piété filiale!“ Et se tournant vers les jeunes enfants qu'on venoit lui présenter, il les bénit au nom de la déesse des amours. Les filles offrirent un agneau blanc, symbole de l'innocence; et les jeunes gens, Romulus à leur tête, vinrent poser leurs armes, au pied de l'autel; après les avoir bénies, le grand prêtre dit „Reprenez vos armes, jeunes guer„riers; qu'elles soyent les protecteurs et „les vengeurs de tous les malheureux, de „tous les foibles; - - - les Dieux ne don„nèrent pas le fer pour servir à la destruc„tion, au pillage, et aux conquêtes; „c'est pour la sureté et la protection, qu'ils „ont destiné cet utile métal; n'oubliez ja-

„mais cette destination, et respectez les „Dieux vengeurs de l'oppression!"

Ainsi parla le vieillard, et consacra une lance, une épée, et un bouclier, avec cette inscription.

A la protection des vieillards, des femmes, des enfants, de tous les malheureux, et de tous les opprimés.

Un danse joyeuse, termina, cette fête de la tendre humanité.

C'est ainsi, que guidé par le grandprêtre Jules, Romulus travailloit en secret au sublime plan, d'être le fondateur d'un peuple juste, brave, généreux, humain, et heureux. Quand l'impétueuse ardeur du jeune héros, l'emportoit avec trop de précipitation, le calme, et la sagesse du vénérable vieillard modéroit sa vivacité.

Souvent il disoit au jeune homme impatient „les loix ne font pas le bonheur des „hommes. Mais c'est l'esprit et les moeurs „des peuples, qui les portent à s'y soumet„tre. Il n'est pas difficile ô Romulus, de „donner de bonnes loix. Même un scé-

„rat-en seroit capable, car la voix de la „divinité se fait entendre à tous les hom„mes, quand les passions ne les aveuglent „pas; mais il est bien difficile, de donner „à un peuple, des loix qui lui convien„nent, qui soyent d'accord avec ses moeurs, „ses gouts, et ses opinions, et qui cepen„dant le conduisent à la vertu. La tâche „la plus difficile, est de disposer les peu„ples à recevoir de sages loix.“

Romulus répondit: tu m'as souvent ré„pété, qu'il n'y a qu'un seule vertu, la justice; il ne peut donc non plus y avoir, qu'une même espèce de bonnes loix, pour tous les peuples.

„Il est vrai mon fils“ répondit le vieil„lard“ il n'y a qu'une loi unique, qu'une „seule vertu, la justice; c'est pour la „répandre par toute la terre, et dans tous „les coeurs, que travaillent les sages de „toutes les nations; c'est le résultat de „tous les évènements, de tous les temps; „et le but où la main invisible des immor„tels, conduit insensiblement le genre hu„main. Malheur, à l'aveugle, qui ne voit „pas ce but. Malheur au monstre, qui ose „le voiler, et tente de retarder l'huma-

„nité d'y atteindre! il s'oppose envain à „la vengeance des Dieux, au génie tout-„puissant du genre humain, et à cet éter-„nel destin que rien ne sauroit arrêter; „sans s'en douter, il y contribue, et ce-„pendant, la malediction de la posterité „pèse sur lui - - - - Jeune homme, tu veux „conduire tes pasteurs à la justice; mais „le but, n'est pas au sortir de la lice; „un seul pas ne peut y mèner, et il faut „parcourir successivement la carrière pour „atteindre le prix de la victoire. Si tu vois „un furieux, prêt à égorger un innocent, „ne tâcheras tu point à lui arracher l'épée? „et tu attendras qu'il soit calmé et capa-„ble de t'entendre pour lui prouver, qu'il „poursuivoit un innocent! - - - - il en est „de même des pasteurs, avant que tu les „ayes dépouillés de leur férocité, de leurs „passions impétueuses, tu ne pourras leur „faire sentir les avantages de la vertu.; „Adoucissant leurs moeurs, fais en de ten-„dres époux, de bons péres de famille. „Affranchis la femme, du joug d'un avi-„lissant esclavage. Que le lien d'une pro-„tection, et d'un secours mutuel, unisse „le pauvre et le riche; et qu'ils aprennent

„à chèrir l'humanité pour les avantages „qu'elle leur procure; offres leur l'image „de la vertu dans les jeux et dans les fè„tes. Qu'ils craignent les Dieux ven„geurs, aussi long-temps qu'ils ne sau„ront pas sentir la justice; que l'étran„ger, soit sous la protection des Dieux, „jusqu'à ce que la vertu enseigne à tes „pasteurs, à l'accueillir. Que le malheu„reux trouve aux autels, un asile que les „hommes ne lui offrent pas encore. Aussi „long-temps que la foi des hommes ne sera „pas sacrée, que les immortels soyent les „redoutables témoins des serments, et des „engagements — Donnes leur des loix, qui „les conduisent aux sublimes fins de l'hu„manité — Jouïs des fleurs du jeune ar„brisseau que tu as planté, et abandon„nes les fruits à la postérité. O jeune hom„me! tu seras vertueux, si tu conduis „l'humanité, où bien un seul mortel, vers „ce but de la perfection: — de cette per„fection que nous pressentons dans les in„stants sacrès d'une vertueuse inspiration; „de cette perfection, qui enseignera un „jour aux hommes, à être justes comme „des Dieux.“

O mon père! s'écria Romulus, si tu savois le sacrifice que je fais, pour ces espérances, pour ces fleurs, dont les fruits ne seront que pour la postérité.

„Que sacrifies tu?" repartit la vieillard: „mille crimes, où ton ambition t'auroit „entrainé; tu aurois opprimé les Latins"...

„O si tu pouvois hèsiter, entre le choix „de la conquète, où du bonheur d'un peu„ple généreux, tu ne m'aurois point com„pris jeune homme! — et c'est en vain, „que je t'aurois parlé."

Non „s'écria Romulus avec vivacité" je ne regrette pas le sacrifice du trône d'Albe; tu m'as enseigné à mépriser une couronne, que je ne devrois qu'au crime; mon sacrifice est bien plus important, et je le fais à la vertu. O mon vénérable père, je pourrois comme toi, trouver le bonheur dans les bras du plus tendre amour, et de la plus fidèle tendresse, d'une épouse chérie... et continuant, il lui fit le récit de ce qui s'étoit passé à la fête de Vénus, et de son amour pour Hersilie.

Le vieillard l'embrassa avec transport, et lui dit. „Je pourrois te prouver jeune „homme, que l'amour n'est qu'une pas-

„sion, comme celle de l'ambition, et que „le sacrifice n'en est pas plus grand, que „celui du trône. Je pourrois te dire, que „la véritable vertu, exige que nous lui „sacrifions tout; mais non! ne me ca„ches pas tes larmes; j'y mêlerai les mien„nes. Il est facile de mépriser une couron„ne; mais renoncer à l'amour d'un objet „chèri - - - - O Romulus! la posterité pro„noncera ton nom avec respect: tu seras „digne d'être le père d'un peuple grand „et généreux. — Viens dans mes bras! Je „sens toute la grandeur de ton sacrifice „car, dans ma jeunesse, j'en fis un pareil „à la vertu. J'adorois une fille aimable; „et digne d'être chérie. Le devoir m'or„donna d'y renoncer, et bien longtemps „je ne pus trouver de consolation; ce ne „fut qu'après bien des années que je la „revis, mariée à un autre, et mère de six „enfans. Son calme, l'assurance qu'elle „étoit heureuse, rendirent le repos à mon „ame; et je crus que mon coeur s'étoit „fermé pour jamais, au sentiment de l'a„mour: mais je fis la connoissance de mon „épouse, et je devins heureux - - - - o „Romulus le temps calmera également tes

„peines ; et t'enseignera à oublier. Tu re. „trouveras le bonheur, et tu sentiras la „recompense de la vertu, dans ton pro- „pre coeur.“ - - - -

Romulus, ne put y croire ; son amour étoit si vif, qu'il n'avoit pas même le désir de pouvoir oublier Hersilie. Il se retira tristement dans sa cabane ; mais au milieu des pasteurs qu'il aimoit, et dont il étoit aimé, il se trouvoit isolé. Semblable à une divinité, il voyoit les heureux succès de ses soins, et le bonheur qu'il donnoit à ses pasteurs, sans les partager.

Les chênes orgeuilleux tomboient sous la hache des hommes laborieux, et faisoient place aux sillons de la charruë. Déja de vertes moissons couvroient les vallons ; les moeurs en s'adoucissant, enseignèrent les tranquilles arts de la paix ; tous les coeurs, ne respirèrent que la securité, et le contentement, et ils eurent la sainte et sublime idée d'une patrie. Romulus avoit dessein d'assembler tous les pasteurs, à la prochaine fête de Céres, et de les engager, à jetter les fondements d'une ville, à élire des magistrats, et à se soumettre à de sages et justes loix.

Mais les projets d'un ambitieux le forcèrent, à reprendre les armes, et à interrompre la paix, qu'il desiroit si ardemment de conserver.

Fabius, de Tusculum, avoit présidé à l'enlévement des filles de Laurentum; ce jeune homme orgeuilleux, qui n'étoit jamais sorti d'un combat, sans y acquérir de la gloire, garda un vif ressentiment contre Romulus, qui l'avoit forcé de mettre bas les armes. Dépuis ce jour, il fuyoit les assemblées publiques et rétiré dans ses appartements, il ne songeoit qu'à sa honte, et à sa vengeance. Quand ses amis venoient pour le distraire, il les accabloit de reproches, et d'invectives. Malheur à vous! leur disoit il, de m'avoir arraché l'epée qui nous auroit donné la victoire où la mort. Tant que Romulus vivra, vous ne pourrez vous prèsenter sans rougir, aux yeux de vos concitoyens; vous ètes des làches, aussi longtemps que vous n'aurez pas vengé votre honte, par le sang de ce Romulus, et par la déstruction de ses propriétés.

En répetant souvent de pareils discours il enflammoit le ressentiment et la colére

de ses compagnons: Amulius roi d'Albe qui craignoit toujours les pasteurs, et tachoit d'irriter toutes les villes des environs contre eux, ne trouva pas de difficultés à Tusculum, où déja les esprits étoient animés; dèslors Fabius, distingué par sa naissance et sa richesse, reparut dans le public, et anima par un discours véhément la colére du peuple. La guerre contre les pasteurs fut décidée; et Fabius à la tète de ses concitoyens, marcha vers les paisibles habitations des pasteurs. On s'attendoit, qu'il fondroit vers le soir dans les bois, pour enlever les troupeaux, mais il fit faire halte, alluma de grands feux, et fit sonner les cors de guerre.

Les jeunes gens lui dirent „quand les pasteurs verront ces signaux, ils retireront leurs troupeaux, vers les bords de la mer.“ — Mais il répondit froidement: „Je ne veux pas de troupeaux; je n'en veux qu'à Romulus, et reconquerir ma gloire“ — et il lui envoya le soir, un messager de paix portant un rameau d'olivier à la main.

Après avoir posté ses pasteurs en partie à l'entrée des bois, et en partie à la dé-

fense des femmes et des troupeaux, Romulus alla audevant de l'envoyé, en s'écriant avec joye „vieus-tu m'apporter la „paix?“

L'envoyé répondit „Fabius, genéral de „Tusculum t'offre la paix, si tu viens avec „tes pasteurs, mettre bas les armes devant lui.“

Romulus rougit de colère, et demauda en souriant „n'est ce pas ce Fabius, qui „me remit à Laurentum son épée et son „bouclier?“

C'est le même, lui répondit l'envoyé! il t'ordonne aujourdhui de lui apporter tes armes.

„Dis lui“ repartit Romulus vivement „que demain à la pointe du jour, je lui „porterai mes armes.“ - - - -

Acceptes tu l'olivier de la paix? demauda l'envoyé. Romulus soupira „ô Dieux! la paix? - - - vas“ continua-t-il „demain je viendrai pour la paix, - - - où pour la guerre - - - -

Le lendemain, au lever de l'aurore, Romulus sortit avec ses guerriers des bois, et les rangea en ordre de bataille sur les hauteurs; Silius seul, sans armes descen-

dit dans la plaine, et demanda Fabius, qui alla avec arrogance à sa rencontre.

„Romulus, m'envoye vers toi" lui dit il „et te demande avec instances la paix."

Fabius déconcerté, lui dit avec étonnement: Romulus demande la paix? pourquoi donc ses guerriers armés, s'il demande la paix?

„Il la demande" répondit Silius „parce „qu'il croit le devoir à la justice, de tout „faire, pour l'obtenir; mais il saura se „procurer la paix par les armes, si tu la „refuses. Fabius! ta réponse décide de la „vie de tant d'hommes! refléchis, et choi„sis! Romulus demande avec instances"... Qu'il m'apporte ses armes; et qu'ensuite il demande la paix; - - - celui qui la demande s'avouë vaincû.

„Non! Fabius! c'est là, la gloire de Ro„mulus, de demander, quand il pourroit „vaincre. Sois humain, je t'en conjure, „et décides."

Je ne puis lui pardonner de m'avoir pris mes armes. J'en jure par les immortels, je veux le voir sans armes, à mes genoux.

Silius lui prit la main, et lui dit avec dignité. „Romulus te demande la paix, que

„faut il de plus à ton ambition; o Fabius, „dans cet instant où personne encore n'a „vaincû, tu peux décider" . . . .

Aux armes! aux armes! s'écria Fabius; voila ma réponse, et ma décision.

Quand Silius revint, Romulus leva les mains au ciel, en s'écriant „Dieux immortels! arbitres des humains! accordez la victoire, à la cause de la justice" et ayant endossè le bouclier, il descendit dans la plaine à la tète de ses pasteurs. Les guerriers de Tusculum allerent à leur rencontre; et Fabius reconoissant Romulus se hàta d'aller vers lui, et de l'attaquer avec fureur; Romulus se défendit avec sangfroid, et ne cessa de donner des ordres, de tous les cotés, quoi qu'aux prises avec Fabius. Voyant que ses pasteurs étoient repoussés par des forces supérieures sur l'aile droite, il quitta son adversaire, pour voler de ce coté. Mais Fabius qui paroissoit n'en vouloir qu'a lui seul, le suivit, et renouvella l'attaque. Longtemps la victoire demeura incertaine. Deux fois le glaive de Romulus, avoit fendù le bouclier de Fabius: un troisième coup, alloit le briser, quand celuici faisant un

faux pas, tomba à la renverse, en s'écriant. „O Dieux ? je mourrai, sans être vengé!“ mais Romulus, baissant lentement son épée, le fixa en silence.

Fabius se releva, et renouvella l'attaque avec plus de fureur; cependant Silius à la tête des siens avoit tourné les Tusculains, et les attaquant par derrière, porta le désordre dans leurs rangs, et les mit en fuite: Fabius, furieux les suivit lentement, et pâle de fatigue, il étoit absorbé de douleur. Tout à coup il entendit la voix de Silius qui lui dit avec calme „Fabius, „Romulus m'envoye de nouveau, pour te „demander la paix!“

Fabius palissant de colère lui repondit: „ne viens point m'insulter! dis à ton ami, que tant que lui et moi vivrons, il y aura guerre entre nous, jusqu'à ce qu'il ait apporté ses armes à mes pieds . . . .“

Eh bien monstre! lui dit Fabius: vois nos prisonniers, que nous te rendons. Fais chercher tes blessés — ensévelis tes morts! même tes soldats diront que Romulus, est plus génereux que toi. Nous désirons ardemment la paix, Fabius! mais nous ne craignons pas la guerre. . . . .

Dans ce moment on vit approcher la file des prisonniers, auxquels Romulus avoit rendu leurs armes, en leur disant; „des hommes braves comme vous, ne doivent pas retourner sans armes chez eux; ce n'est pas à votre lacheté, mais au destin, que nous devons la victoire; allez, et emportez vos armes - - - -“

Les prisonniers firent le récit de cette conduite généreuse, et s'ecriérent „faisons „la paix, avec ces généreux pasteurs“ — „la paix! la paix!“ s'écrierent tous les Tusculains. Fabius seul se taisoit: sentant la supériorité de son ennemi; doué lui même d'un coeur capable d'une pareille générosité; il balançoit entre l'admiration, et le ressentiment. Mais quand il revint dans la ville, qu'il y fut reçu avec la plus vive improbation, et qu'il entendit de toutes parts les éloges de la conduite de Romulus, il redoubla de haine contre lui.

Ses richesses lui donnèrent bientôt de l'influence snr l'esprit du peuple. On ne songea plus à la générosité de Romulus, et la honte d'avoir été vaincus par des pasteurs, prèvalût; Fabius fut fait de nou-

veau général, avec les pouvoirs illimités, de faire la paix où la guerre.

Fabius, désirant de reconnoitre les collines et les bois des pasteurs, se déguisa en guerrier etrusque; il passa par Albe, par Lavinium, et arriva dans la forèt sacrée, qu'habitoit le grand pretre Jules. S'y étant égaré, il fut surpris de voir au sortir d'un taillis, une jeune fille d'une grande beauté, au milieu d'un troupeau de brebis; c'étoit Septimia petite fille du grand prètre; vétuë d'une longue robe blanche, et couronnée du bandeau sacré, elle alla audevant de lui, et lui dit: Etranger! sois le bien venu dans ce bois, consacré aux Dieux protecteurs de Latium: une cabane hospitalière t'attend.

Fabius, pénétré du son mélodieux de sa voix, ne put répondre; il ne pouvoit se lasser de contempler, cette beauté qu'il voyoit devant lui. Mais enfin il lui dit en balbutiant „je cherche le chemin de Laurentum;" Septimia rougit, et lui montra de la main la demeure du grand prètre. Mais il prétexta qu'il étoit fatigué, et s'asseyant sur le gazon qu'elle venoit de quitter, il lui dit „permets que je me repose

ici quelques instants, ensuite tu m'indiqueras la routte.

Septimia lui offrit avec toute l'innocence de la jeunesse quelques fruits, et une jatte de lait; et s'étant assise avec confiance à ses cotés, elle l'entretint de son respectable ayeul, de sa famille, de leurs occuppations, et de leurs plaisirs. Fabius l'écoutoit avec une attention réligieuse et perdu dans la contemplation de sa beauté, et dans l'admiration de cette ame tendre et ingénuë, il gardoit le silence. Enfin, saisissant sa main, il s'écria avec tendresse. „Belle Septimia, que ne suis-je ton frère! pour avoir le bonheur d'être toujours à tes cotés et de t'entendre.“

„Cela depend de toi, répondit l'ingénuë Septimia: demain au lever du soleil, tu me retrouveras ici; déja - - - je t'aime presque comme un frère“ - - - chaque instant sa tendre confiance pour Fabius augmentoit: il ne songea de la quitter, qu'à l'approche de la nuit, et lui dit adieu en soupirant. Adieu! lui répondit elle; je demanderai aux Dieux qu'ils te rendent heureux.—

Je le serai, dit Fabius, s'ils m'accordent souvent une journée pareille à celle d'aujourd'hui; — et encouragé par la tendresse de ses regards, il osa l'embrasser, et presser ses lèvres sur les siennes : elle rougit, lui dit à voix basse „j'espère „que nos adieux, ne seront pas pour tou„jours ?"

Non chère Septimia, répondit Fabius les larmes aux yeux ; non ! nous nous reverrons bientôt, et si les Dieux veulent mon bonheur, ce sera pour toujours . . . Elle dit." Les Dieux sont remplis de bonté ! „espérons" . . . mais il est tard . . . adieu; et vingt fois elle repèta adieu, jusqu'à ce que Fabius, ayant pris à regret le chemin qu'elle lui avoit indiqué, disparût à ses yeux parmi les buissons.

Fabius ne continua pas longtemps sa routte; toutes ses idées le rameuant auprès de la belle Septimia, il retourna sur la place où ils avoient été assis, et s'y endormit enfin, bercé d'agréables espérances et de tendres desirs. Quand il se réveilla, il vit arriver l'aimable bergère; elle avoit la tête penchée sur sa poitrine, et paroissoit plongée dans de profondes méditations.

En appercevant Fabius, elle accourut audevant de lui, avec toutes les expressions de la joye „que je suis heureuse," lui dit-elle „de te revoir. Je t'avouë, que j'ai dèsiré — espèré, de te retrouver ici: — mais ils me plaisanteront, quand ils le sauront!"

Qui, ma chère enfant, pourroit te plaisanter? „O ce n'est pas mon ayeul; il se contenta de m'embrasser en souriant, quand je lui fis le récit de nôtre entrevuë: mais, ma mère et mes autres parents, me raillèrent de ma - - - simplicité; mon ayeul me dit, que j'aurois dû t'amener chez lui; aussi le voulais-je: mais nous l'avions oublié tous deux: allons y aujourd'hui."

Fabius s'étant assis, comme la veille, à ses cotés, ils ne s'apperçûrent pas, de la rapidité du temps, et ne songèrent à leur projet d'aller voir le vieillard, que quand vers le soir, ils entendirent la musique des flutes. Septimia pressa Fabius de l'accompagner „oui! aimable enfant! lui dit il, j'irai voir ton respectable ayeul, je le suplierai de me recevoir au nombre de sa famille — je te suplierai, fille chérie, de me rendre heureux, de me donner ta

main - - - „ma main! dit septimia, en rougissant — o non, non, pas aujourd'hui; ne m'accompagnes pas: tu me ferois rougir - - -

Fabius l'interrompit „tu me dis hier que les Dieux sont remplis de bonté. Imites les, chère Septimia; o si tu m'aimois, si tu partageois l'amour que je ressens pour toi - - - Septimia! je te demande ici, à la face du ciel, m'aimes tu: veux tu m'accorder ta main, et ton coeur?"

Oui! je t'aime, lui dit elle, je veux tout ce que tu voudras - - -

Eh bien! allons tout de suite chez ton ayeul! - - - Septimia s'appuyant en rougissant sur son épaule, lui dit „oui je t'ai„me - - - mais je t'en prie viens demain, — „où dumoins, ne m'accompagnes pas. Car „ils me plaisanteront encore — et que leur „dirai je, puisqu'il est vrai, que je t'ai„me, comment pourrai — je le leur „avouër . . ."

Je viendrai donc demain! lui répondit Fabius, en la pressant avec tendresse contre son coeur.

„Ah!" soupira Septimia „que leur di„rai-je donc ce soir; je rougirai, car je ne

„puis leur cacher, mes pensées les plus „secrettes; quand ma tendre mère me pres„sera — quand mon bon ayeul me fixera „en souriant — je ne pourrai me taire — „comment seroit il possible de renfermer „mon bonheur dans mon coeur“ . . .

Fabius l'enteudit, et ils allèrent se tenant par la main vers l'habitation de son ayeul.

Le vénérable vieillard, alla audevant d'eux: Septimia voulant cacher sa rougeur, se jetta dans les bras de sa mère, et le vieillard, prenant Fabius amicalement par la main, lui dit „es tu cet étranger dont „Septimia nous a parlé?“

„Je le suis — répondit il. — Je rencontrai „hier ton aimable fille; o je bénirai le des„tin, si tu l'accordes à mes voeux: je „serai malheureux si tu me la refuses.“

Jeune homme! répondit le vieillard, tu n'as vû Septimia que peu d'instants; tu ne peux encore connoitre son coeur.

„O je le connois! dit Fabius avec viva„cité. J'ai passé deux jours avec elle. „Mais un seul instant, une parole de cette „belle bouche, suffiroient pour faire juger „de sa douceur, de son innocence, de

„son amour. Elle m'aime, et je l'adore: „accordes la moi pour épouse!"

Septimia se levant, et versant des larmes de tendresse, s'écria: oui! je l'aime! il connoit mon coeur, comme vous le conoissez tous . . . .

Le vieillard se tournant avec dignité vers Fabius lui demanda son nom.

„Je suis Fabius de Tusculum; fils du gé„néral Lucius Fabius." . . .

A ces mots, le jeune homme remarqua un mouvement de surprise et de mécontentement, sur tous les visages; Septimia même pâlit, et fondit en larmes; „Pourquoi" leur dit il, „cette marque de sur„prise, pourquoi cette paleur, chère „Septimia? o que vous ai-je fait, parlez „je vous en conjure!"

Le vieillard, faisant asseoir le jeune homme à ses côtés, lui dit" Fabius, avant tout, laisses moi secher les pleurs de Septimia. C'est les premiers, que le chagrin lui ait fait répandre." — Puis pressant Septimia dans ses bras, il lui dit: „viens chère enfant, ne retiens pas tes larmes. Nous y mèlerons les nôtres, si le destin l'ordonne. Mais n'oublies pas, que la destinée des

hommes, est dans la main des Dieux; et que tout espoir, n'est pas perdu encore: . . . . Puis se tournant vers Fabius: „un jeune homme, que je suis glorieux d'apeller mon fils, que toute ma famille chérit comme un fils, comme un frère, — ce jeune homme rempli de générosité et de vertu — est frère de Septimia.

„Où est il? s'écria Fabius" que j'aille vers lui" —.

Le vieillard continua „Septimia l'aime comme un frère, le respecte comme son père: ce jeune homme chéri de tous, est . . . Romulus!

„O Dieux!" s'écria Fabius, en s'élançant de son siège.

Tu haïs Romulus, reprit le vieillard, mais tu es injuste, c'est un mortel généreux; tu demandes la main de Septimia: elle est à toi si Romulus te l'accorde.

Pâle, et interdit, Fabius se couvrit le visage de ses mains: grand Dieux s'écriat-il, faudra-t-il donc encore supplier, celui qui m'a couvert d'opprobre? Septimia, je t'adore de toutes les forces de mon ame: si tu m'aimois! . . . . . devrois je solliciter ta main d'un étranger. Mon

amour, ne prévandrat-il pas à l'amitié pour un pasteur; o si tu pouvois préférer cette amitié, tu ne m'aimerois point: je ne veux devoir qu'à toi, cette main, pour laquelle j'affronterois mille fois la mort: o Septimia! j'en jure par les immortels, par mon amour pour toi; j'exterminerai celui, qui oseroit tenter de nous séparer. Ce n'est que de toi, de toi seule, que je veux t'obtenir; décides entre moi, et Romulus.

Septimia se jetta dans les bras de sa mère, et le vieillard relevant Fabius lui dit.

„Je ne conçois pas d'ou vient ta haine „contre Romulus. Vous me sembleriez nés „pour être amis, et pour partager la gloi„re de vos généreux travaux. Fabius, Sep„timia t'aime; elle sera malheureuse sans „toi — qu'elle t'appartienne même sans le „consentement de Romulus, si elle y con„sent — — — — Septimia, écoute moi! veux „tu donner ta main, à l'ennemi de Ro„mulus; à celui qui semblable à un orage „destructeur voudroit anéantir, les subli„mes projets de ce généreux héros? choi„sis Septimia!"

O Septimia, s'écria Fabius, écoute mon amour! rends moi heureux! Elle répondit d'une voix éteinte „dès que tu seras l'ami de Romulus" et tomba sans conoissance dans les bras de sa mère.

Je t'entends, dit Fabius: tu as décidé de mon désespoir et de ma vengeance — — o, tu me dédaignes - - - malheureux que je suis! il appuya un baiser sur la joue froide de Septimia, et s'éloigna brulant d'amour, de colère, et de vengeance.

Il passa la nuit près de Laurentum, et vit à la pointe du jour, les collines de Romulus. Oubliant qu'il avoit le projet de les reconnoître, il ne s'y arrêta pas, et se hâta d'arriver à Tusculum, où il apprit avec chagrin, qu'on venoit de conclure la paix avec les pasteurs. Le même jour que Fabius avoit quitté la ville, Silius, s'y étoit rendu; et par un discours simple et éloquent, il avoit disposé le peuple à la paix

Fabius rentra furieux de ce contretemps, dans sa maison, et refusa le commandement contre les Sabins, qu'on lui offroit; ses passions fougeuses, n'en vouloient qu'à Romulus.

Dans cette retraite il méditoit des projets sanguinaires, et ses amis les plus intimes se liérent par les plus terribles serments, à l'éxécution de sa vengeance:

Un soir on vint lui annoncer, qu'un inconnu demandoit à lui parler; l'ayant fait entrer, l'inconnu jetta le manteau qui l'enveloppoit; c'étoit Romulus, dont le maintien calme et serein, contrastoit avec la surprise, et l'indignation de Fabius. Après un moment de silence celui ci s'écria — malheureux! qu'oses tu faire? - -

„„Je viens chez toi" répondit, Romulus „„sans armes, comme tu vois; parceque „„je te crois un homme généreux. Le ha„„zard t'a rendu mon ennemi: redressons cet„„te erreur—la paix entre nos peuples est cou„„cluë — et je viens, te demander ton amitié."

Le souvenir de cette paix, réveilla tout le ressentiment de Fabius, qui s'écria avec fureur „„miserable pasteur! cet autel te protège. Mais n'irrittes pas ma colère, par ton ironie: je pourrois oublier ce que je dois à l'hospitalité. Fuis d'ici. Je serai à jamais ton implacable ennemi: sors d'ici, où bien j'appellerai mes esclaves: qu'attends tu? - - - n'espères pas - - -

„Je n'espère plus rien" repliqua Romulus avec tranquillité, „j'ai été trompé par ta ré„putation. Mais je vois que tu n'es ni grand, „ni brave : tu n'es qu'un envieux. Eh „bien! si tu le préfères, restons ennemis. „Mais avant de nous quitter, je veux „m'aquitter envers toi, d'un devoir, que „la justice me prèscrit" en disant ces mots, il ouvrit la porte, et introduisit une fille voilée; il lui ôtâ le voile, et Fabius étonné reconnut la belle Septimia pâle et les yeux rouges de pleurs.

„Elle t'aime" continua Romulus „et tu „l'aimes; „ses parens te refusèrent sa main „parceque tu es mon ennemi : mais nôtre „inimitié n'a rien de commun avec votre „amour: Septimia elle mème, croyoit, que „son amitié pour moi sauroit triompher de „son amour. Mais elle se trompoit : vois „sa pâleur, et les traces de ses larmes: „elle ne peut rèsister plus longtemps à la „voix de la nature, et aux sentimens de „son coeur; et elle quitte tout, pour se „jetter dans tes bras: elle est à toi Fa„bius, dès cet instant : mais il faut que „tu lui tiennes lieu de tout, de père, de

„parens, d'amis: car elle n'a sans doute „aucune espérance de jamais les revoir:“

Fabius, pétrifié, fixoit sa bienaimée Septimia, qui trembloit, et ne levoit ses yeux baissés, que pour jetter un coup d'oeuil sur Fabius.

Attendri de sa peine il lui dit avec l'accent du plus tendre amour „chère Septimia! „et la sensible fille appuya tendrement sa tête sur son épaule, et le serra dans ses bras tremblants.

„Septimia,“ répétat-il, „veux tu m'accorder ta main, et ton coeur: veux tu être à moi sans reserve? — veux tu renoncer à tout, pour m'appartenir? —“

„O Fabius, je n'aime que toi! . . .“

„Et, continuat il avec vivacité „me promets tu, de haïr ce Romulus?“

Elle répondit en tremblant „comment „pourrois-je haïr celui, à qui je dois „le bonheur de ma vie? je renoncerai à „le revoir, si tu me le défends - - - mais „le haïr! - - - ô Fabius, mes larmes, ma „douleur, n'auroient pas décidé mes pa„rents: mais les instances de Romulus les „engagèrent à céder à mes voeux; cher Fa„bius, renonces à ta haine“ . . .

Romulus irrité de ce procédé, dit à Fabius ,,n'est ce pas cette ame tendre et sensible, inaccessible à la haine, qui te fait aimer Septimia : seroit-il généreux ô Fabius, de vouloir inspirer de la haine à ce coeur innocent ? sois mon ennemi, s'il le faut; vouës moi toute ta haine si tu veux.. mais; que cet être pur et céleste, ne jouisse que du fruit de tes vertus . . . son coeur saigne encore des tristes adieux, qu'elle a dit à ses parents, pour venir se jetter dans tes bras . . . Fabius, ne profanes pas ces instants sublimes, par ta dureté ; les parens de Septimia, craignoient ton orgeuil, ton opiniatreté . . . J'insistai — je te dépeignis comme un homme généreux . . . j'osai répondre de ton coeur : — o ne me déments pas, je t'en conjure!

Fabius baissoit les yeux, et gardoit un morne Silence. Mais Septimia, se jettant toute éplorée à ses pieds, il ne put résister: il la releva avec tendresse, en lui disant ,,chère, tendre Septimia, je t'aime, au delà de toute expression ! sois heureuse; que jamais une larme ne mouille tes paupiéres. Tu reverras tes chers parents; tu les reverras souvent; je mettrai mon bon-

heur à mériter leur amitié, et ma gloire, à me nommer leur fils . . .

La joye et la reconnoissance, otèrent à Septimia la force de parler ; elle ne put, que presser Fabius dans ses bras . . .

„Romulus! continua Fabius" je suis ton ennemi, et je crains de le rester toute ma vie: Septimia est ton amie . . ."

„Je ne crains plus ta haine" répondit Romulus," car je vois que tu es capable „de générosité . . . Adieu, chère, heu„reuse Septimia! . . . Adieu Fabius!" dit-il en lui tendant la main „nous fumes ennemis: un jour viendra que tu seras mon ami! Adieu!" . . .

Fabius resta muet; enfin, il tendit la main à Romulus, en disant à voix basse „quand ce jour viendra" . . .

„Il est venû" s'écria Romulus, en l'embrassant, et Septimia les serra tendrement tous les deux dans ses bras:

Enfin Fabius rompit le Silence „Je ne sais, dit il à Romulus, quel destin dispose de moi; je me vois réduit à te devoir tout: la vie, mon épouse, et même ton amitié. Je crois que je serois volontier ton ami, si je pouvois te rendre quelque important

service; Romulus, je sens que tu ne peux m'être indifférent. Il faut t'aimer, où te haïr: Adieu! nous nous reverrons comme amis, où . . .

„Adieu!" dit Romulus, et disparût en un instant.

Longtemps les yeux de Fabius restèrent fixés sur la porte, où Romulus étoit sorti. Enfin il s'écria; „oui! Romulus! je t'aimerai . . . je serai ton ami . ." et se jettant aux genoux de sa chère Septimia, il lui demanda pardon de ses emportements, lui jura de devenir ami de Romulus; et se livrant tous les deux, aux douces impressions de la tendresse, ils cimentèrent l'union de leurs coeurs!

Au bout de quelques jours, il dit à Septimia „j'avois tort à l'égard de ce Romulus . . . nous avons les mémes désirs, et les mèmes sentiments: il veut dominer sur ses pasteurs, et j'aspire au trône de Tusculum: c'est là, la brillante perspective, que m'offre l'amitié de Romulus . . .

„Seras tu roi de Tusculum, par les loix?" demanda Septimia.

Non! mais je devrai la couronne à mes richesses, à mon courage, à mes amis, . . .

„En ce cas, Romulus s'opposeroit à ton injustice„ dit Septimia; et elle lui raconta tout ce qu'elle savoit des plans et des sentiments de Romulus.

Fabius, ne pouvoit lui refuser son admiration; mais il s'y méloit une espèce de ressentiment, car il se sentoit avili à coté de Romulus, et croyoit que celui ci ne recherchoit son amitié, que pour servir à son ambition. Non, dit il à Septimia, Romulus, n'aime pas les hommes. Il veut dominer sur eux comme une divinité. O il ne m'estimoit pas assez pour me haïr: non, jamais je ne pourrai aimer un homme qui veut s'élever audessus de l'humanité.

Septimia avoit beau lui dépeindre la bonté, et l'humanité de Romulus. Elle ne pût effacer les premières impressions.

Son ambition vouloit égaler Romulus — où le rabaisser, s'il ne pouvoit l'atteindre.

Il admiroit les sublimes plans du jeune héros, mais il ne pouvoit les aimer, parceque Romulus sembloit, ne pas lui donner de part dans leur éxécution.

626972
SBN